

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

210

dix-huitième année

Juin 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

JUIN 1971

SOMMAIRE

L'œcuménisme et la libération homosexuelle, par MARC DANIEL	265
Léon, sabotier d'Auvergne, suite et fin, par YVES CERNY	269
Misogynie en France ? à Paris ? par PIERRE NEDRA	278
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	285
A propos de <i>L'homme de désir</i> , équivoques d'un débat par CLAUDE SOREY	292
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	296
Chair, poème de OLIVIER VERDIERS	264

LIVRES :

<i>Rodolphe II de Habsbourg</i> , de Philippe ERLANGER	304
<i>Le lit de Joséphine</i> , du Dr VALENSIN	305
<i>Mon père et moi</i> , de J.R. ACKERLEY	306

THÉÂTRE :

<i>Le chemin d'Amérique</i> , d'Edward HOLST	308
--	-----

CINÉMA :

<i>Tumuc-Humac</i> , de J.M. PÉRIER	309
---	-----

CHAIR

Ah mon soleil
 ah mon soleil tais-toi
 tais-toi je te demande un homme
 avec du sang veux-tu beaucoup de chair et beaucoup
 d'ombre
 un homme de lumière et d'ombre
 et lui mordre sa vie
 jusqu'au sang
 lui voler toute sa vie
 pour être condamné
 ah mon soleil
 un homme du soleil
 avec du vent beaucoup de terre et puis
 toute la chair
 car il ferait trop froid
 il ferait tellement froid
 maintenant mon soleil
 maintenant maintenant
 ah mon soleil
 mon soleil
 Ah mon soleil j'ai faim je meurs de faim soleil
 je veux pardonne-moi je veux
 un corps à corps brutal
 et tendre
 je veux je veux la bouche et les dents de ma honte
 je veux dans l'eau par-dessus tout
 un sommeil angoissé tant pis
 l'ombre qui part et qui revient
 ah mon soleil j'ai faim
 j'ai faim tu sais à en pleurer
 j'ai faim d'un qui serait moi-même
 d'un autre que moi comme moi
 je suis celui-là qui m'attend
 je suis celui-là qui me cherche
 oh je suis tout ce que l'on veut
 j'ai faim mon beau soleil
 et puis tant pis tant pis tant pis.

OLIVIER VERDIERS.

L'ŒCUMÉNISME ET LA LIBÉRATION HOMOSEXUELLE

La revue *The Christian Century*, organe de l'œcuménisme américain, consacre son numéro du 3 mars 1971 à la « libération homosexuelle » (1).

Le fait, en soi, est une manière d'événement, quand on songe avec quelle horreur le seul mot d'homosexualité était considéré par les églises chrétiennes voici quelques années encore, et avec quelle réticence certaines de ces églises (la catholique, entre autres) évoluent sur ce point.

Il est vrai qu'en Amérique le mouvement de libéralisation a progressé plus vite qu'ailleurs, mais les aspects spectaculaires de l'action de certains groupes de New York, Los Angeles ou San Francisco ne doivent pas nous faire illusion. L'église homophile du Révérend Troy Perry reste, même là-bas, un phénomène exceptionnel, et la majorité des églises restent foncièrement hostiles à toute reconnaissance du droit de l'homophile à pratiquer à la fois son homosexualité et sa religion.

C'est pourquoi l'initiative du *Christian Century*, revue à très large diffusion dans les milieux ecclésiastiques, mérite d'être saluée. L'éditorial, d'emblée, pose le problème : « Nous commençons à prendre conscience que d'innombrables personnes ont été forcées, dans notre société, de vivre clandestinement. ... Pour ces personnes, le prix payé pour être acceptées par la société a été de dissimuler ou de refouler une part essentielle de leur personnalité — et, en conséquence, d'être diminuées sur le plan humain... Quelles que soient les causes de l'homosexualité, que les homosexuels puissent ou non s'empêcher d'être ce qu'ils

(1) 407 S. Dearborn Street, Chicago, Ill. 60605, USA ; ou 56 Woodside Avenue, Highgate, London N. 6, Angleterre.

sont, le fait demeure que ce sont des êtres humains traités de façon inhumaine. Dans un contexte d'oppression et de déshumanisation, les questions médicales ont peu d'importance... Il est grand temps d'admettre que les activités sexuelles des adultes entre eux, dès lors qu'ils sont consentants sont une affaire purement privée. Les liaisons homosexuelles ne devraient pas être contraintes à la clandestinité. Les homosexuels ne devraient pas être contraints à simuler un rôle « normal » qui est contraire à leur nature profonde... Nous devons prendre parti pour libérer les homosexuels de la discrimination et de la persécution. Cela est notre devoir dès lors que nous professons que nous sommes tous enfants de Dieu. »

L'article de fond est dû à un spécialiste de la documentation religieuse, Elliott Wright, de New York. Il s'intitule « L'Eglise et la libération homosexuelle », et occupe près de 5 pages à double colonne.

Il n'est en aucune façon d'inspiration homophile. Certes, le point de vue du « Gay Liberation Front » et des autres groupes homosexuels américains y est présenté et commenté, mais nullement accepté sans discussion. La question est d'ailleurs posée (avec juste raison) de savoir quelle est au juste la représentativité de ces groupes par rapport à l'ensemble de la population homosexuelle des Etats-Unis : « essayer de dénombrer les homosexuels par les effectifs de ces groupes serait un peu comme de vouloir évaluer le nombre des baptistes d'après celui des assistants aux offices du dimanche ».

Historiquement, l'auteur rappelle les condamnations multiples et sans équivoque portées contre l'homosexualité par la Bible et par la tradition chrétienne depuis saint Paul, pratiquement jusqu'à nos jours. C'est là une donnée de fait, que les prosélytes de l'« homosexualité chrétienne » ont trop souvent tendance à minimiser, sinon à passer complètement sous silence : le collaborateur de *Christian Century* ne tombe pas dans ce travers.

Mais ensuite, il retrace les étapes du processus de libéralisation, d'abord timide et limité, puis de plus en plus audacieux, dont il cite trois grandes « étapes », qui toutes trois firent en leur temps l'objet d'études dans *Arcadie* : la brochure des Quakers « Towards a Quaker View of Sex » (1963), le « Nouveau catéchisme » hollandais (1967), et « Time for Consent » de Norman Pittenger (1967). Il

aurait pu ajouter, s'il n'avait pas limité son sujet aux pays de langue anglaise, les livres de l'abbé Marc Oraison.

Il rend justice aux efforts de mouvements tels que *Mattachine, One* et les *Daughters of Bilitis* au cours des années 1950 et 1960. Il met en lumière l'aspect positif de l'action des « Councils on Religion and the Homosexual » qui se sont créés dans plusieurs villes, à commencer par San Francisco en 1964. Mais il ne dissimule pas les obstacles auxquels se heurtent les efforts pour la libéralisation de l'attitude « officielle » des églises. La notion de « péché sexuel » reste profondément ancrée dans l'esprit de beaucoup de chrétiens, même si les sondages d'opinion montrent qu'elle a tendance à disparaître progressivement.

C'est pourquoi la brusque mutation des mouvements homosexuels américains, au cours des deux ou trois dernières années, revêt une signification particulière. Après les revendications timides et discrètes, ce sont maintenant des exigences radicales, parfois même violentes, qui se font jour. Les homosexuels chrétiens des U.S.A. ne se contentent plus de réclamer la « tolérance » : ils exigent des églises « à eux », la reconnaissance religieuse des « mariages homosexuels », l'autorisation pour les prêtres et pasteurs de s'affirmer homosexuels.

Ces revendications prennent parfois un aspect provocant, voire provocateur, comme par exemple à la Catholic University of America (à Washington) où, en novembre dernier, 35 homosexuels interrompirent une conférence sur « la religion et l'homosexualité », en criant aux prêtres présents : « Ne discutez pas l'homosexualité, pratiquez-la ! ». Ces méthodes de violence et d'intimidation de la part de certains extrémistes homosexuels ne sont pas, comme on sait, le privilège de l'Amérique : les auditeurs de Radio-Luxembourg en ont su quelque chose au mois de mars dernier, au détriment de Ménie Grégoire... et d'André Baudry.

Sur cet aspect « radical » des revendications homosexuelles aux Etats-Unis, Elliott Wright se montre — on le comprend — assez réticent. Ce clergé homosexuel, ces « mariages homosexuels », ne lui inspirent guère confiance. Il voit là une part non négligeable de « faddism » (nous dirions : de loufoquerie). Le hasard veut du reste que, dans ce même numéro du *Christian Century*, figure une information concernant l'interdiction prononcée par l'évêque épiscopalien de Washington contre une cérémonie de

« mariage homosexuel » qui devait être célébrée dans une église épiscopaliennne par le Révérend Troy Perry.

C'est surtout sur cette question du « mariage homosexuel » que l'opposition des traditionalistes est particulièrement obstinée. Non seulement l'église catholique, mais toutes les autres, ont réaffirmé que la différence de sexe était une condition indispensable pour que deux êtres puissent être unis en mariage devant Dieu. Et Elliott Wright ne voit pas de probabilité que cela change dans un avenir prévisible.

En terminant son article, l'auteur déplore que l'information du grand public, et des fidèles en particulier, soit en général si déficiente sur l'homosexualité. Il recommande, comme ouvrage d'initiation, *The Same Sex*, dont j'ai moi-même dit les mérites dans le numéro 192 d'*Arcadie*. On lui donne volontiers raison, en souhaitant que ce numéro du *Christian Century*, en raison même de son énorme diffusion dans tous les milieux chrétiens des pays de langue anglaise, contribue à une évolution bénéfique pour tous les homosexuels, chrétiens... ou non. Mais on ne peut que constater, une fois de plus, combien le catholicisme français est, sur ce point, comme beaucoup d'autres, en retard sur les églises protestantes des pays anglo-saxons. Nous n'avons pas fini de traîner comme une meule attachée à notre cou la « pierre » sur laquelle Jésus a fondé l'église de Rome !

MARC DANIEL.

LE LIVRE BLANC

« UNE SOCIÉTÉ QUI CONDAMNE LE RARE
COMME UN CRIME... »

— 8,50 F —

LÉON, SABOTIER D'Auvergne

II

par YVES CERNY.

Dès mon retour au bureau, le patron m'avait appelé. Nous nous entendions bien, tous les deux. Quelques années de loyale collaboration avaient abouti à une vraie camaraderie dans nos rapports professionnels (1).

— Ça va ? Ça s'est bien passé ? Alors, qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Ce qu'ils en disent ?

« Ils », ce ne pouvait être que les militaires de carrière. Mais « en » ?

Un gros titre du journal étalé sur sa table m'éclaira. « En », c'était la situation internationale, de plus en plus inquiétante.

— Le chef de bataillon d'active responsable de la période s'est félicité « de ce que » (et je dessinai la paire de guillemets avec mon index) l'Internationale n'ait été chantée qu'une fois en dix jours. Quant à son homologue, le chef de bataillon de réserve, député dans le civil, il s'est propulsé, un jour, au réfectoire, à l'heure de la soupe, pour placer un discours pré-électoral.

Le patron me regardait, visage fermé. Je repris :

— Oui, ça a été moche à plus d'un titre — et je précisai pourquoi.

— Mais, alors, vous, tel que je vous connais... ?

— J'ai fait cavalier seul. Pourtant, en règle générale, les soldats m'ont paru avoir bon esprit. C'est l'encadrement qui ne vaut rien, ou pas grand-chose.

Il avait attendu un moment, comme pour réfléchir ou

(1) Voir *Arcadie*, n° 208.

n'avoir pas l'air de m'interrompre. Brusquement, il se lança :

— Eh bien, moi, ma religion est éclairée et ma décision prise. Il faut faire le maximum d'affaires avant l'été. Vous savez que c'est en juillet 70 et en août 14 que les choses se sont gâtées. Alors, j'avance de deux mois votre tournée annuelle et je la réduis à l'essentiel. Vous verrez une vingtaine de nos correspondants. Voici leur liste. Vous partez dans quinze jours. Pas d'objection ?

J'avais jeté un coup d'œil sur la liste.

— Non.

— Si ça s'arrange, cet été, vous ferez le reste en septembre. Quant à votre congé...

— On verra à mon retour.

Il sourit de plaisir.

— Au moins, avec vous... (Un temps, puis, spontanément :) Venez donc déjeuner avec moi, tout à l'heure : on reparlera de vos militaires — si vous êtes libre ?

— Je le suis.

— Bravo !

Le point extrême de ma tournée se situait à Aurillac. Pensant à Jean-le-boucher et à Jacques-le-boulangier, j'avais envisagé de leur écrire pour m'entendre avec eux sur la date d'une éventuelle rencontre. Mais, n'étant pas certain de pouvoir accepter celle qu'ils me proposeraient, ni les assurer que je pourrais les voir à la fin de mon voyage, j'y avais renoncé. Je ne croyais pas à l'imminence d'un conflit et calculais qu'il me serait plus facile de me rendre à leur invitation pendant mon congé.

Cependant, à Aurillac, déjeunant à l'Hôtel de Bordeaux avec notre correspondant (un des plus sympathiques), je lui avais fait part de l'intention que j'avais eue de pousser jusqu'à cette région du Périgord, du côté de Ribérac, où résidaient mes deux camarades.

Nous avions déployé des cartes Michelin, cherché un itinéraire, additionné des kilomètres... Il fallait traverser les Causses ainsi que plusieurs chaînes de collines entre les affluents de la Dordogne. Bref, ce n'était pas la porte à côté, surtout avec les routes et les voitures d'il y a trente ans.

A regret, j'avais renoncé à mon projet.

— Tant pis ! Je repars tout à l'heure. Je flânerai, voilà tout.

— Vous avez jusqu'à quand ?

— Au mieux, jusqu'à après-demain soir.

— Oui ? Eh bien, faites donc un tour dans nos montagnes. L'Auvergne est à voir, vous savez. Tenez, connaissez-vous Salers ?

— Non.

— Allez-y. Vous ne le regretterez pas. Je pense que vous pourrez y coucher. Sinon, vous pousserez jusqu'à Mauriac. (Mauriac ? Qui donc m'avait déjà parlé de Mauriac ?)

— Salers... Est-ce loin ?

— Même pas cinquante kilomètres. Mais je vous conseille la route des Crêtes et le col de Légal. Vous verrez !

Et c'est ainsi que j'étais parti pour Salers.

Qu'on ne me demande pas de décrire cette localité « d'intérêt touristique » : arrivant par une rue étroite bordée de murs en basalte, je n'avais fait qu'entrevoir un décor médiéval, avec une vieille porte et des fortifications.

Je revois mieux la place sur laquelle j'avais débouché, retenant une exclamation. Au milieu, un grand garçonnet attendait, les jambes nues sous un short écourté, avec une chemise d'un rouge vif et des cheveux blonds, blonds, plus blonds d'être près de ce rouge excessif.

Je m'étais dirigé droit sur lui, m'arrêtant à son niveau d'un coup de freins. (Après un bref écart, il avait dû me reconnaître, car il n'avait plus bronché.)

Cueillant son menton par la portière, j'esquissai à mi-voix :

— Léon ! Jure-moi que tu m'entends...

Ce rappel de notre période militaire lui avait arraché un petit rire. Maintenant, sans impatience, il attendait mon bon vouloir.

— Je croyais que tu habitais à Mauriac ?

— Je suis en vacances chez ma grand-mère.

— Elle ne louerait pas de chambre, par hasard ?

— Non. Elle tient le café, là (mouvement du menton par-dessus l'épaule).

— Tu crois que je pourrai trouver une chambre pour cette nuit ?

— On va voir.

Sa recommandation m'avait valu d'être admis dans la chambre du fils de l'hôtelier, absent pour deux jours (« On vous change les draps, mais vous toucherez à rien ? — Promis ! ») et j'avais remercié en commandant quelque extra pour le repas.

— Léon ? Tu dînes avec moi ? On va aller prévenir ta grand-mère.

La grand-mère était une belle Auvergnate d'une soixantaine d'années, à côté de qui Léon paraissait un gamin. Elle avait travaillé à Paris et même vécu longtemps dans la Capitale, revenant au pays quand la santé de son mari l'avait exigé. Elle était veuve et tenait un petit café, bas de plafond, situé deux marches en contre-bas de la rue.

Je fis ce qu'il fallait pour qu'elle comprenne bien comment j'avais connu Léon. Je le fis avec assez d'humour pour rendre vraisemblable un portrait quelque peu flatté du jeune gars. Elle m'avait d'abord observé avec acuité, puis écouté avec un plaisir visible, se faisant confirmer un point précis (« Alors, vous avez des galons ? d'officier ? »). De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à son petit-fils, qui souriait, ses yeux clairs brillants et vides, sa bouche rose et tendre entrouverte.

Et puis, nous étions allés dîner (Léon disait : « souper ») et je n'avais pas eu le temps de m'interroger sur le sens que pourrait avoir cette rencontre. Tout au plus avais-je pensé : « Je rêvais à deux beaux gaillards ! il a fallu que je tombe sur ce gosse... »

Malgré la qualité du menu, je crois que, faute d'obtenir de mon vis-à-vis une réplique suffisante, le repas m'aurait paru assez morne (Léon mangeait, buvait sec et se taisait) s'il n'y avait eu, à la table voisine, une famille avec qui la conversation s'engagea très vite.

Le père, Clermontois, affichait une quarantaine robuste ; la mère, Toulousaine brune et rieuse, à peine trente-cinq ans ; avec eux, un grand fils de seize ans, solide comme le père, charmant comme la mère, avec des boucles sur le front et des yeux de jais ; enfin, une fillette de dix ou onze ans, insignifiante.

Le garçon connaissait Léon et ce fut par ce biais que les premiers mots s'échangèrent (« Tu es allé aux écrivains ? — Non, et toi ? »). Là, aussi, je crus utile de me situer honnêtement par rapport à mon jeune invité. Après quoi, je bavardai avec le père, heureusement conditionné

par une brève énumération clermontoise : la place de Jaude, Vercingétorix (inévitavelmente), la rue des Gras, la fontaine de Saint-Alyre et le restaurant du Père Lecocq.

Toute la famille rentrait d'une excursion au Puy Mary. Ils m'engagèrent vivement à la faire.

— Léon ? Tu en es ? Peut-être votre fils pourrait-il nous servir de guide : je vois qu'il est copain avec Léon... ?

Mais, le lendemain, ils étaient attendus à Aurillac.

Après le dîner, j'allai demander à la grand-mère si Léon pourrait m'accompagner.

— Il vous faudra un casse-croûte : je vous le préparerai.

Soit ! Je remerciai. Il était dix heures. Léon vint jusqu'à l'hôtel et s'esquiva après un adieu rapide.

Sur le seuil, je retrouvai le Clermontois. Nous allâmes prendre un dernier verre.

Avant de m'endormir, à peine m'étais-je de nouveau demandé : « Cette rencontre avec Léon a-t-elle un sens ? Salers serait-il mon Samarcande ? » Cette formule, prétentieuse et futile, m'avait amusé.

Au camp, Léon avait été le prétexte d'un jeu qui ne m'avait diverti, d'ailleurs, que parce qu'il avait des spectateurs, le boucher et le boulanger, avec qui je sympathisais.

L'adolescent ne m'intéresse guère ; en tout cas, ne m'attire pas. Chez le garçon de seize ans de la table voisine, c'était l'harmonie méridionale du visage, l'éclat des yeux, la moustache naissante, annonciatrice d'une jeune virilité, qui appelaient fugitivement mon attention. En présence de tels éléments, j'enregistre volontiers une image agréable, avec l'idée qu'il conviendra de repasser quelques années plus tard. « S'il ne se banalise pas trop, il promet d'être un vraiment beau gars. »

Avec Léon, malgré ses vingt-deux ou vingt-trois ans, l'idée d'avoir à faire à un jeune homme ne me venait même pas. Tout ce qui m'avait attiré, en lui, était d'ordre, je n'ose pas dire : esthétique, mais pictural.

En revanche, je n'avais pas besoin de me fouetter l'imagination pour retrouver les images stéréotypées du boulanger et du boucher : le premier, nu jusqu'à la ceinture, la poitrine légèrement poudrée de farine ; le second, d'aplomb sur ses jambes écartées, soulevant puissamment un quartier de bœuf.

Je m'endormis en pensant à eux.

Avec ou sans Léon, l'ascension du Puy Mary est à faire. Du sommet, la vue, incomparable, est typique de cette région du Massif Central.

Ces puys, qui se succèdent jusqu'à l'horizon, ces montagnes dénudées, aux formes usées et néanmoins marquées d'arêtes aiguës, cet air plus que vif, ardent — tout m'avait subjugué d'un coup et, assis près de la table d'orientation, j'avais dit à Léon, d'un ton sans réplique :

— Tu permets ? Cinq minutes. Je regarde.

Et puis, j'étais revenu à lui par gentillesse invétérée, n'aimant pas blesser, par une attitude désinvolte, ceux dont j'ai accepté la compagnie.

Ce que je n'avais pas prévu, malgré le poids du panier et de la musette dont la grand-mère nous avait chargés, c'était la quantité de victuailles qui alimenterait notre repas. Et voilà que mon compagnon, reprenant l'initiative, se comportait soudain en hôte prévenant.

Il m'avait tendu une bouteille d'un demi-litre, pleine d'une boisson que j'identifiai en buvant au goulot — car nous n'avions ni verre ni gobelet. C'était un apéritif à la gentiane, amer, trop sucré et traître ! Un litre de vin rouge attendait à l'ombre d'un rocher ainsi qu'une fiole de « gnole », mot que j'employai jusqu'à ce que la nature de son contenu me soit révélée. Avec l'air d'avoir fait une niche, Léon précisa que, l'apéritif et le digestif, c'était lui qui les avait ajoutés au litre de vin.

Du saucisson, du jambon cru, des œufs durs, un rôti de porc, tendre et odorant, une aile et une cuisse de poulet (« Léon, aile ou cuisse ? — Cuisse ! »), des cornichons, un petit paquet de sel, une tranche de Saint-Nectaire... ; pas de crudités ni de légumes, bien entendu, et un seul couteau pour nous deux, mais le pain et un morceau de quatre-quarts pliés soigneusement dans un torchon blanc.

L'excitation de la montée abrupte du col jusqu'au sommet, l'air vif et grisant, le soleil brûlant, sans oublier le trop-plein d'apéritif (nous avions vidé la bouteille en deux tournées) — brusquement, j'éprouvai le besoin d'être plus cordial.

— Assieds-toi près de moi, Léon ; tu es trop loin.

Il était venu d'un bond à ma droite, sa cuisse nue contre mon pantalon de toile.

— Ça va, Léon ? Où mets-tu tout ce que tu manges ? Tu n'es pas gros, mon poulot !

— Pas maigre, non plus ! Je n'ai pas de gros os.

— C'est vrai : tu n'es pas charpenté comme un charpentier. Tu fais toujours des sabots ? Tu m'en feras une paire ?

A l'insanité de mon propos, je sentis combien, buvant le vin rouge à la bouteille, je commençais à avoir dépassé la dose raisonnable.

Léon riait, m'imaginant mal avec de gros sabots aux pieds.

— Dis-moi, je crois bien qu'au camp, tu ne m'as pas dit une fois : « mon lieutenant ». Tu ne me dis pas, non plus : « monsieur » et je suis bien d'accord. Enfin, tu ne m'appelles ni par mon nom ni par mon prénom. Alors, quand tu penses à moi, comment me désignes-tu ?

— Ben... Vous êtes « le lieutenant ». J'ai pas besoin de le dire pour le penser.

Une douce griserie me gagnait.

— Si tous les soldats faisaient comme toi, le haut commandement ne s'y retrouverait guère !

Tout à coup, cette idée me parut d'un comique intense et je fus pris de fou rire. Léon aussi riait, appuyé contre moi. Je l'entourai de mon bras ; sa tête vint contre mon épaule et je me penchai vers ce visage que je connaissais bien, cette bouche ouverte, ces yeux clairs qui me regardaient sans ciller...

Et puis, non ! Pourquoi un baiser dont je n'avais pas vraiment envie, si ce n'était, peut-être, pour savoir comment il réagirait ? Peut-être l'attendait-il ? Je me contentais d'effleurer son front de mes lèvres.

— Léon, il reste à boire ?

— On a fini le pinard, mais j'ai de l'eau-de-vie de prune.

— Passe-la. Bois le premier : je connaîtrai tes pensées.

Il avait avalé une vraie goulée, fit : « Ah ! » et sa tête roula contre mon cou.

J'eus un peu peur. N'avail-il pas trop bu ? Cette eau-de-vie de paysan, très parfumée, était d'un degré d'alcool invraisemblable. Mais non ! comme un enfant, il s'était endormi d'un coup ! Alors, je le pris dans mes bras pour l'allonger sur le tertre à peine moussu. Je m'assis ensuite de façon que ma cuisse lui serve d'oreiller.

Il était couché sur le flanc, sa courte chemise sortie du short, le dos en partie découvert sous le soleil très vif.

Je posai ma main sur cette peau nue, respirai profondément, regardai le vaste, le merveilleux paysage et puis, pour moi aussi le sommeil arriva soudain, irrésistible, et je m'endormis ainsi, assis, immobile. Je rêvai que j'étais avec le boulanger ou le boucher — un des deux seulement, que je n'arrivais pas à bien identifier —, ma main sur ses lombes, heureux de cette présence que j'avais souhaitée, celle d'un beau corps musclé, un corps d'homme jeune, sain, robuste — et brun.

J'avais perdu conscience, complètement, mais mon sommeil devait être bref, à peine un quart d'heure. Ce fut le ronronnement des voitures montant vers le col qui me parvint le premier. Ronronnement est peu dire, quand il s'agit d'une pente qui atteint, sur une assez longue distance, 18 %. (Un panneau vous en informe obligeamment quand vous êtes au pied de la côte.) Et puis, le goût de l'eau-de-vie de prune et une terrible envie d'eau fraîche se manifestèrent conjointement. Enfin, je perçus une sorte de grésillement : le frémissement ardent de cette montagne aride et surchauffée par une étincelante journée de juillet.

Ma cuisse était engourdie. Au premier mouvement, Léon parut se réveiller. Il machouilla quelque chose mais poursuivit son sommeil, étendu sur le dos, face à la trop grande lumière.

Je cherchai avec quel objet je pourrais protéger son visage ou, au moins, ses yeux. Le torchon ? Peut-être. Mais il était trop loin, aux pieds de ce long corps étendu, que je parcourais du regard. La chemise rouge, mal boutonnée, béait sur sa poitrine de gosse ; le short collait aux reins mais découvrait les cuisses jusqu'en haut, là où la peau, protégée, est plus blanche.

Où était-il allé, en me quittant si vite, la veille au soir ? Qui était-il allé retrouver ? Quelque « belle petite », comme on dit à Marseille, ou quelque camarade noctambule ? Quels étaient ses jeux ? ses plaisirs ?

Je l'observai un moment, m'efforçant de faire un peu d'ombre sur son front et ses yeux.

Tout à coup, je compris que je l'avais là, sous la main, à ma disposition. Un moment s'écoula.

Et puis, parce que je n'éprouvais pas de véritable tentation, parce que je voulais éviter la moindre erreur, parce qu'enfin je désirais laisser intacte l'image qu'il s'était faite

de « son lieutenant », je choisis, délibérément, de m'abstenir.

Estimant, enfin, les temps révolus, je le chatouillai sous le nez avec une brindille en sifflant la sonnerie du réveil. Quand il eut suffisamment repris ses esprits, je commandai : « Debout, là-dedans ! » d'une voix sonore et, donnant l'exemple, me levai en l'aidant à se remettre sur pied.

Notre retour à Salers fut sans incident et c'est ainsi que prit fin cette (petite) aventure.

YVES CERNY.

MICHEL LANCELOT

CAMPUS

L'homme condamné par la morale : l'homosexualité

Le texte intégral de l'émission du 18 mars 1970

« *CAMPUS SPECIAL HOMOSEXUALITE* »

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

QUE TOUT ARCADIEN VOUDRA POSSÉDER

Ed. Albin Michel — 305 pages — 23 F

MISOGYNIE EN FRANCE ? A PARIS ?

par PIERRE NEDRA.

Oui, pour une fois, je ne traiterai pas, absolument pas, d'homosexualité : il n'y en a pas la moindre trace dans *Bof* ni du fait du sujet de ce film ni dans l'interaction des personnages pourtant fort « mélangés » comme on dit depuis vingt ans ! et *mélangés*, dans leurs lits !

Jean-Louis Bory en a dit excellemment tout l'intérêt social profond : sous son apparente bouffonnerie, ses analyses et sa prospective hautement généreuses, on peut même dire sa santé morale (*Nouvel Observateur*, n° 332 du 22 mars, page 57).

Il a même signalé la « fraternité virile des deux hommes, du fils et du père », mais sans avoir le temps d'en expliquer « tout le sens », à peu près inconnu en France. Je me permettrai donc de le compléter sur ce point, et j'espère ne pas le trahir.

*
**

Mais à côté de tout cela, il y a dans cet ouvrage de Faraldo une extraordinaire nouveauté : c'est d'y voir paraître, et pour la première fois depuis Molière ! depuis trois siècles donc, une extraordinaire collection de bobines de femmes, aussi inexpressives, aussi vides, aussi stupides ou aussi révoltantes qu'on peut les rêver, soit par leur bêtise naturelle, soit par leurs pitoyables prétentions sophistiquées ! Ces huit femmes que nous subissons au cours du film, les unes quelques instants seulement, Dieu merci ! les deux minettes essentielles pour le scénario, bien sûr ! forment une galerie qui fait presque concurrence à l'auteur de *l'Ecole des Femmes*, peu tendre, comme chacun sait, pour ces « animaux-là »..., de la petite Agnès à l'insupportable Philaminte. Evidemment, dans le film, c'est moins éprouvant pour nous... que le sont pour Alceste, Célimène ou Arsinoë !

MISOGYNIE EN FRANCE ?

L'image n'a pas l'incisive horreur du texte de Molière..., mais tout de même !

Si nos contemporains, au lieu d'ingurgiter vingt romans policiers par semaine, connaissaient au moins l'immense Molière (et La Fontaine aussi) ils sauraient que « ces animaux-là » effectivement, y sont bien plus cruellement dépeints, analysés, jaugés... et ils prendraient conscience du fameux :

« Morbleu ! faut-il que je vous aime ! » grogné par Alceste, sinon face à Célimène, du moins, dans « ce petit coin sombre » d'où, malgré le désir fou qu'il a de la péronnelle..., il crie l'écœurement qu'elle lui inspire.

Toute la tragédie de l'homme est là (voir aussi Vigny) — n'en déplaise aux thuriféraires de la publicité utilisant la « femme-objet ».

Mais au total, depuis les imprécations de Molière, dans *l'Ecole des Femmes* (et quelles femmes un peu intelligentes peuvent-elles, même de nos jours, ne pas être un peu troublées par tant de terribles vérités ?) la misogynie est très rare en France, on le sait. A peine peut-on citer au cours de ces trois siècles écoulés, quelques portraits de La Bruyère, Blaise Cendrars, de qui j'avais cité en novembre 1960 (n° 83, page 647, quelques formules fort gratinées) Edouard Bourdet, ça et là...

Mais dans *Bof*, les images sont parlantes, c'est le cas de le dire ! et les « dire » de ces dames sont tellement insignifiants... ! Elles gloussent, sussurent, bafouillent... font surtout des mines...

Oh ! bien sûr, ceux qui supportent (avec délices) les grandes morues américaines de réputation mondiale... ! les Joan Crawford, les Ava Gardner, les Liz Taylor, les Lana Turner, etc. trouveront ces portraits de Faraldo peu nourrissants. Toute la chienlit d'Hollywood, tous ces vieux tableaux peints et repeints... combien de fois ! suant les fards et les crèmes comme l'hypocrisie en amour, la ruse bornée, la vulgarité en tout... sont autrement en chair, que ces oiselles nature ou ces pimbêches fabriquées... ou ces cruches naïves (ou calculées)... dont la galerie fait de ce film de Faraldo, un joyau de misogynie, à côté, répétons-le, de sa haute portée d'analyse sociale, qui reste l'essentiel, bien sûr.

*
**

Entendons-nous bien. Elles sont au moins sept, et peut-être huit, comme les « merveilles du monde » ! Faraldo ne

les décrit pas, il les montre furtivement. La photographie et la couleur font le reste.

Il y a deux catégories bien distinctes :

1° Les *vides*, les *stupides*, les *informes*... qui roucoulent des rengaines qu'elles ignorent, et dont jamais une pensée n'a traversé la cervelle (un peu comme les *bonnes femmes* de Chabrol) : ce sont les deux « poules » (style 1920), les deux « pépées » (style 1950), les deux quoi ? aujourd'hui ? Je ne sais... : les « nénétes », les « nanas », les « boudins », les « mômes », les « minettes »... ? Ces objets ont-ils un nom chez les usagers ? Essentiellement ce sont les deux femelles extraites des devantures de deux magasins de chiffonnailles à la mode, — la première, pour le mariage, par le brave livreur de bouteilles *Noë* — la seconde plus tard, par le père — encore actif ! — dudit livreur, à titre d'instrument de remplacement les jours où sa belle-fille serait en défaillance... ou occupée (après tout) avec son mari... ! Evidemment, cela se passe dans une famille de très braves gens, mais qui n'ont pas le *standing*, ni la tenue, ni les préjugés, de la famille royale de Buckingham !

2° Ensuite ce sont les *fabriquées*, les *peintes*, *repeintes* et *archipeintes*, à la peau poncée, rosifiée, le sourcil savamment étudié, et aussi haut que possible, bien entendu, la paupière adorablement bleutée, la bouche réduite, mais... d'un si joli mouvement (étudié) — quand on daigne sourire... ! — l'œil aguichant, puis immédiatement dédaigneux..., mais... la cuisse à l'air... bref tout ce qu'Edmonde Charles-Roux a si somptueusement (et si cliniquement) décrit pour nous faire connaître le vide total de ces pimbêches « fabriquées » à New York par la presse féminine, la fameuse Babs de *Fair*, la pimbêche-type, non pas femme, mais photographie retouchée d'une femme... sans vie et sans réalité (voir les premières pages de ce chef-d'œuvre : *Oublier Palerme*).

Faraldo nous offre dans ce genre (oh ! moins réussi qu'à New York, bien sûr ! On fait ce qu'on peut... on n'est qu'en France !) :

a) La *cliente* qui se fait travailler, dans la pénombre de son studio *ad hoc*, par ledit livreur... (il aime ça, ce petit, il n'aime que ça... travailler par en bas, sous la jupe... c'est ce qu'il appelle... son « dessert »). Chacun sa spécialité, après tout... ! et ce n'est pas nous qui blâmerons quoi que ce soit en fait d'érotisme.

b) La *secrétaire* du P.D.G. des vins *Noë*, qui se donne

des airs de princesse inaccessible, en méprisant de l'œil et du geste ce malheureux livreur (qui espère un camion...). Elle se lime les ongles (avec une affectation qui appelle la giffe) au-dessus de sa machine à écrire, en attendant la sonnerie directoriale — mais, bien sûr, elle est tout miel et tout sucre avec les types à fric. Ignoble résultat de l'exaltation de la pin-up, après un demi-siècle de société de consommation.

c) La *femme en voiture*, qui, vu la jolie petit gueule du livreur, accepte de le ramener sur la route... mais devient aussitôt ironique, dédaigneuse, insultante pour lui... dès qu'elle apprend qu'il va trouver à Kremlin-Bicêtre... un copain, un « noir », un « balayeur ». Du coup elle rabaisse, sur sa cuisse à l'air, ce qu'elle a de jupe... ! (pas beaucoup !) et devient infecte... A gifler, elle aussi.

Vous voyez quelles volailles nous sont présentées. A Paris. C'est la vie. Bien sûr. La vie à Paris, où la femme se veut et se croit reine. On le lui a assez répété depuis un siècle... depuis Hortense Schneider et les gâtées parisiennes du second empire.

Enfin, dernière catégorie, il y a le tout venant des femmes *pénibles*, asexuées du reste..., comme la mère qu'on a du reste suicidée en douce, par bonté) au début du film.

Les *maugréantes*, comme la mégère (qui exige du livreur qu'il lui descende dans sa cave ses caisses de bouteilles) la chevelure tout embigoudinée... elle est odieuse et grotesque.

Les *sucrées* qui se voudraient de l'esprit, et qui figent leur sourire désabusé... telle la caissière du bureau distributeur des *Noë*, au début du film.

La *femme de chambre* qui rabiote sur le pourboire préparé pour le livreur...

Les gestes, leurs gestes sont magnifiquement étudiés... Faraldo a dû leur apprendre à paraître encore plus idiotes qu'elles ne le sont en réalité : tel le petit tapotement, le petit tapotis sur les porte-manteaux, de son « décrochez-moi ça »... (en attendant que le père en chaleur vienne l'enlever !) de la petite brunette, la future remplaçante... (aux heures de défaillance de la mariée).

Bref, toute la lyre... ! Tout cela pris sur le vif, étudié à merveille, et dans notre chère capitale !

« Paris !... C'est une blondeur... (ou une blonde...) peu importe. — Paris ! C'est une femme... etc. » chantait Mistinguett vers 1920 ou 1925...

A-t-on jamais chanté, sur toute la terre, quelque chose de plus idiot ?

« Paris ! c'est une putain » a écrit Roger Peyrefitte, en concluant ses *Français*. Verdict concis, précis, ô combien justifié !

Bof est une mise en images de ce verdict.

*
**

Eh bien, ce qui est merveilleux dans ce film, c'est que dans ce Paris où la femme (et je le répète, pour la première fois depuis Molière) est analysée, scalpée et traitée, sinon à la cravache, tout au moins à la Zola... dans sa vérité... (mais sans cette tendresse dont Zola entourait ses femmes de mineurs et ses blanchisseuses...) l'auteur, en contre-partie de cette misogynie qu'il a voulue aveuglante et constante, nous a brossé un émouvant tableau de solidarité masculine (le balayeur noir, copain de misère du livreur) et, plus spécialement solidarité du « fils » et du « père »... solidarité affectueuse, profonde. Chef de famille, chacun à leur tour, ils ont, ou auront, leurs responsabilités suprêmes, mais aussi leurs libertés, bien à eux, et bien méritées : « Ego nominor leo ».

Le public parisien rit d'abord de cet asquiescement affectueux du père, au projet de mariage du fils : « A ton âge, c'est normal »... répète-t-il avec, on le sent, d'autres idées... « de derrière la tête » comme on dit vulgairement.

Mais J.L. Bory l'a noté : cette fraternité va « prendre tout sons sens » — son sens romain, antique, qui subsiste encore dans l'Italie méridionale, dans les petites villes, et dans les campagnes surtout, où les structures mentales de la famille sont restées telles qu'au temps d'Homère ou tout au moins de Caton l'Ancien. C'est d'ailleurs à peu près la même chose tout autour de la Méditerranée, juive, chrétienne ou musulmane. Hors de sa fonction reproductrice, la femme n'y est qu'un objet. Bonne pour le travail, plus que l'homme. Dès qu'elle est déflorée, elle appartient à celui qui l'a violée. Il la méprise d'ailleurs, et la tient strictement prisonnière. C'est sa chose — à lui, et rien d'autre.

Mais dès qu'elle a un fils, elle devient sacrée. Et le respect de tous l'entoure, de toute la famille, de tout le pays. Elle est alors : « la Mamma » ! C'est le très vieux culte de Cybèle, de la Fécondité, etc.

Voilà ! C'est ce qui va se passer à la fin de ce film. Faraldo nous montre tout ce petit monde... plus ou moins moral (il y a quelques petits chapardages...) satisfait de peu... : la perspective d'une grande journée de vacances, après le dur labeur harassant et trop quotidien... On projette une virée à la campagne pour le lendemain... et en attendant, on danse... tous ensemble — les noirs et les blancs — ceux qui ont une femme et ceux qui n'en ont pas... En attendant le lever du soleil encore incertain... Il se lève : c'est la libération attendue, tant attendue ! On s'évade des ignobles banlieues... on va vers l'eau claire et sous les arbres... lorsque la jeune mariée (la « régulière ») annonce pudiquement... qu'elle est enceinte... : « J'attends un bébé. »

Alors, c'est tout le groupe qui exulte, qui l'entoure, la protège, la vénère... On se congratule... On va désormais « vers les lendemains qui chantent » ! Vers la vie, vers l'avenir !

La fille qui ressassait bêtement tout au long du film les premières (fausses) notes de la marche nuptiale de Lohengrin devient le personnage sacré : elle sera mère, elle est désormais infiniment respectable...

Quoi de plus moral ? — « Veillée des chaumières » ! diront les esprits grinçants...

*
**

Film en effet d'espoir... d'espoir sur le plan social. Film anti-pilule. Film anti-avortement.

Film de réconciliation des races et des générations.

Est-ce donc si malsain ? Cette fricassée sexuelle qu'un père et un fils ont consenti à organiser dans leurs lits ? Non !... puisque l'enfant va naître... dans un avenir qu'on attend meilleur...

On se prend à penser au « cercle de famille » de Victor Hugo : « Lorsque l'enfant paraît... »

*
**

La misogynie n'est donc là qu'un constat provisoire. La femme n'existait jusqu'ici qu'en fonction de sa maternité, là. Ou qu'en fonction des profits du capital, ici. Mais le monde peut changer !

PIERRE NÉDRA

Que nos amies lesbiennes n'en prennent pas ombrage ! Pas plus que de mes constatations sur telles ou telles de leurs contemporaines, avec qui, Dieu merci ! elles n'ont rien de commun.

Misogynie, à Paris ? sauf exceptions, bien sûr ! mais il se trouve que certaines femmes sont, précisément, extrêmement utiles d'une autre manière, pour d'autres tâches que je qualifierai d'équilibrantes. A tous points de vue.

Est-ce donc si révolutionnaire ? que de penser cela ?

PIERRE NEDRA.

UMBERTO SIMONETTA

UN GARÇON NORMAL

« Giordano fait de l'auto-stop...
et rencontre un homosexuel... »

Ed. N.R.F. — 25 F

ANGELO RINALDI

LA MAISON DES ATLANTES

« Le secret de M. XAVIER... »

Ed. DENOEL — 312 p. — 25 F

NOUVELLES D'ITALIE - XXVIII

par MAURIZIO BELLOTTI.

CINEMA.

A signaler en premier lieu un film à ne pas manquer : la coproduction italo-française *Splendeurs et niaiseries de Madame Royale*, de Vittorio Caprioli, avec Ugo Tognazzi et Maurice Ronet. L'action est située dans le milieu des travestis ; certaines séquences de « chasse au mâle » sous les arcades du Colisée, et les allusions très franches à la sympathie de caractère homophile entre le commissaire de police et le principal personnage du film, en font un des films les plus nettement homosexuels qui aient été tournés en Italie.

La production italienne nous offre encore : *L'Asino d'oro*, (« L'Ane d'or »), de Sergio Spino, d'après le roman antique d'Apulée ; *Il prete sposato* (« Le prêtre marié »), de Marco Vicario (où l'on voit une scène de séduction d'un prêtre par un homme) ; *Dal nostro inviato à Copenhagen* (« De notre envoyé spécial à Copenhague »), d'Alberto Cavallone (film érotique avec plusieurs passages sur les déviations sexuelles) ; *L'amore questo sconosciuto* (« L'amour cet inconnu »), film très médiocre dans le genre des « Helga », sans compter les habituelles bandes à sujets ou épisodes lesbiens, et le divertissement *Quando le donne avevano la coda* (« Quand les femmes avaient une queue »), de Pasquale Festa Campanile, qui se passe à l'époque préhistorique et retrace l'arrivée de la première femme dans une communauté d'hommes, où, bien entendu, un des hommes la considère comme une intruse.

Il faut également annoncer la sortie de *Mort à Venise*, de Luchino Visconti, et de *Uno di quelli* (« L'un d'eux »), film exclusivement homophile, avec Gianni Macchia.

Parmi les films étrangers qui passent sur les écrans italiens et dont la plupart ont déjà été signalés dans *Arcadie*, les plus importants sont *Les garçons de la bande* (américain, de William Friedkin — titre italien *Festa per il compleanno del caro amico Harold*) ; *Scènes de chasse en Bavière*, de Peter Fleischmann (Allemand) ; *Le portrait de Dorian Grey* (italo-allemand, de P. Dallamano, avec Helmut Berger : titre italien *Il Dio chiamato Dorian*) ; *La Vie privée de Sherlock Holmes*, de Billy Wilder, etc...

LIVRES.

Six romans italiens sont à citer aujourd'hui dans cette rubrique : chiffre intéressant qui montre la place croissante que tient l'homophilie dans la littérature de notre pays.

Ce sont : *L'Innocenza*, de Dario Bellezza, déjà longuement commenté dans les pages d'*Arcadie* (n° 206) ; *Vaghe stelle dell'Orsa*, de Filippo de Pisis (éd. Longanesi), recueil de traits et d'anecdotes à orientation homosexuelle ; *Tante Sbarre*, de Eros (éd. Murcia), consacré à l'amour homosexuel entre détenus dans une prison ; *Il gioco del Satyricon*, de E. Sanguineti (éd. Einaudi) ; *Storia di Anna Drei*, de M. Milani (réédition), intéressant surtout pour les lectrices arcadiennes.

A ajouter à cette liste le splendide recueil de poésies d'inspiration homophile de Giovanni Testori *Per Sempre* (éd. Feltrinelli).

Beaucoup de traductions du français : *Notre amour*, de Roger Peyrefitte (*Il nostro amore*) ; *Les Américains*, du même auteur (*Gli Americani*, éd. Longanesi) ; *Terre Lointaine*, de Julien Green (*Terra Lontana*, éd. Rizzoli) ; *Le Roi des Aulnes*, de Michel Tournier (éd. Mondadori) ; *Le devoir de violence*, de Yambo Ouologuem (*Dovere di violenza*, éd. Il Saggiatore).

En revanche, peu de traductions de l'anglais à signaler cette fois-ci : *Un ospite indiscreto*, de Tennessee Williams ; *Vanità di Duluoz*, de Jack Kerouac ; *Sexus*, de Henry Miller, traduction intégrale (éd. Longanesi).

Dans le dossier des études et livres scientifiques (ou prétendus tels), la récolte est abondante mais de qualité inégale.

Citons d'abord trois livres italiens : une ennième étude sur le « baron Corvo » (Frederick Rolfe, l'auteur d'*Hadrien VII*), par Carla Marengo Vaglio, publiée chez

Murcia ; une étude historique sur les Sforza (*I terribili Sforza*, de F. Perria, éd. Sugar), où est largement signalée l'homosexualité de beaucoup des membres de la célèbre dynastie milanaise : et surtout le *Diario di un omosessuale* (*Journal d'un homosexuel*), de Giacomo Dacquino, édition Feltrinelli, qui est probablement l'œuvre la plus franche et la plus explicite publiée jusqu'à ce jour en Italie sur ce sujet. C'est la transcription des procès-verbaux d'une cure de psychanalyse suivie par un homosexuel. L'auteur dit vraiment « tout », sans rien cacher des détails de la vie de son personnage — lequel, à la fin du traitement, se convertit d'ailleurs à l'amour « normal » : mais cette « happy end » a l'air bien artificielle.

Vient ensuite l'habituelle avalanche des traductions d'études américaines. A peu près acceptable est *Comportimenti sessuali vietati e morale* (*Comportements sexuels interdits et morale*), de E.A. Masters, édition Della Valle — assez ambigu mais pas foncièrement hostile. De même *L'inversione sessuale* (*L'inversion sexuelle*), de Judd Marmor, édition Feltrinelli. Très libéral : *Erotismo senza morale* (*Erotisme sans morale*), de John Warrens Wells, édition Della Valle. Sans parler de la très intéressante *Storia della pornografia*, de Montgomery Hyde, qui fait ample part à la pornographie homosexuelle, et des *Vite segreti di Lawrence d'Arabia*, de P. Knightly et C. Simpson (éd. Mondadori), déjà signalé en *Arcadie* (n° 203).

En revanche le Prix Nobel de la stupidité va certainement à la *Psicanalisi dell'omosessualità* (*Psychanalyse de l'homosexualité*), d'Edward Bergler (éd. Astrolabio), qui est une « nauséabonde ordure » comme dirait Marc Daniel. Ce livre est une violente polémique contre le rapport Kinsey ; il est rempli d'opinions ridicules, d'affirmations gratuites (ainsi, pour l'auteur, l'homosexualité n'est rien d'autre qu'une forme de masochisme psychique ! ou encore : les homosexuels sont portés au parasitisme ; etc.). Cas unique sans doute dans les annales de la littérature scientifique, l'auteur ne cite, dans sa bibliographie, que les œuvres de... lui-même ! Cela donne une idée du sérieux de ses thèses.

Egalement très médiocre, *Tutto quello che avreste voluto sapere sul sesso* (*Tout ce que vous voudriez savoir sur le sexe*), de David Reuben (éd. Sansoni), dont les passages consacrés à l'homosexualité sont pleins de préjugés et d'idées fausses.

Quant aux traductions du français, nous n'en avons

qu'une à citer dans ce domaine, mais de qualité : *L'essai sur la révolution sexuelle*, de Daniel Guérin (éd. Della Valle).

THEATRE.

Le théâtre est en général la Cendrillon des « mass media », au moins en Italie, bien qu'on commence à y voir pas mal de nus masculins, et pas seulement *Hair*.

Ainsi, nombreux acteurs nus et rôles homosexuels dans *A come Alice*, joué par le groupe La Feda ; strip-tease masculins dans *Il Pechinese*, comédie qui se joue à Rome. Fond homophile également dans l'Opéra *Salome*, d'après le *De profundis* et la *Ballade de la geôle de Reading*, d'Oscar Wilde, mis en scène par Franco Enriquez.

Et le théâtre Orobouros reprend *Haute surveillance*, de Jean Genêt.

CHRONIQUE.

Les éléments de chronique sont si nombreux et si divers que nous ne tenterons pas de les mettre en ordre ; les voici pêle-mêle, comme ils se présentent dans la vie.

D'abord un article assez inquiétant du *Corriere della Sera*, relatif à un congrès international de psychopharmacologie et de cybernétique qui s'est tenu à Porto Cervo. Au cours de ce congrès le directeur du *Journal of the American Medical Association* a affirmé textuellement que les cas d'homosexualité recensés aux U.S.A. sont plus de quatre millions, soit un chiffre supérieur à celui des quatre fléaux sanitaires de la nation : maladies du cœur, arthritisme-rhumatisme, arthrose lombaire et maladies nerveuses et mentales ! L'homosexualité n'est pas une maladie congénitale (sauf cas exceptionnels), mais une maladie qui s'acquiert « par mimétisme social ». Le seul commentaire qu'on puisse faire, c'est que vraiment, si les savants américains en sont encore là, c'est à désespérer !

A peine supérieur est le niveau d'une enquête publiée par la revue nudiste *King* où l'on parle, comme d'habitude, de « franc-maçonnerie homosexuelle », etc. Du moins la prétention scientifique est-elle moins grande que celle du congrès de Porto-Cervo.

Une autre revue de nus, *Playmen*, se montre plus complaisante en publiant un long reportage photographique intitulé

« Homo-U.S.A. » plein de nus masculins, et une interview du philosophe Julius Evola qui affirme : « Quand l'homosexualité est due à une anomalie constitutionnelle (et non à une contagion, à une suggestion ou à une mode), l'homosexuel doit être laissé en paix, car pour lui, c'est l'anormal qui est normal. »

Le célèbre cinéaste Antonioni, interviewé par *Il Giorno*, donne son point de vue sur l'amour : « Homme avec homme, femme avec femme, à deux, à trois, à plusieurs, pour moi c'est sans importance, à mes yeux il n'y a pas de perversion. »

Tel est d'ailleurs l'avenir de l'humanité, si l'on en croit une étude qui a été effectuée près de Arnheim en Hollande et que rapporte le magazine *Men* : « Une des lignes fondamentales de l'évolution de la sexualité sera, à la fin du xx^e siècle, la disparition de la distinction entre homo et hétérosexuels, et la naissance d'un type unique d'« omni-sexuels ». En l'an 2000 l'homme et la femme seront largement ambivalents, et les deux sexes actuels seront devenus, psychiquement sinon physiologiquement, quatre. »

Toujours dans *Men* (qui, comme on sait, consacre beaucoup de place à l'homosexualité, y compris dans la partie réservée à la correspondance des lecteurs et aux petites annonces) Gio Stajano donne un article intitulé : *Indagine su una zia al di sopra di ogni sospetto* (Enquête sur une tante au-dessus de tout soupçon), la dite « tante » n'étant autre que Dante, le père de la littérature italienne ! Telle est la conclusion à laquelle arrive Stajano après avoir appliqué la méthode psychanalytique à l'étude de l'œuvre de l'illustre Florentin.

Un autre magazine du même genre, *Le Ore*, de création récente, n'est pas insensible non plus à nos problèmes, et les aborde de façon ouverte et tolérante. Dès le premier numéro on y a vu un reportage intitulé « Le samedi des tantes » (lieux de rencontre à Rome, etc., avec photos). Dans un numéro suivant, un article consacré au bal homosexuel organisé à Londres par le « Gay Liberation Front » et auquel était invité le Premier Ministre Heath (notoirement célibataire) — mais il n'est pas venu...

La revue *Playmen* a publié un article sur le livre de Rudolf et Margot Wittkower, *Nati Sotto Saturno* (éd. Einaudi), où l'on trouve des choses intéressantes sur les relations de Léonard de Vinci et du jeune Salai, et un repor-

tage sur le peintre anglais David Hockney, dont l'inspiration homosexuelle est nettement affirmée.

Le jeune écrivain Luciano Massimo Consoli, qui a récemment publié dans *Arcadie* une étude sur Dario Bellezza, a donné à la revue anarchiste *Volontà* un article intitulé *Amore e Rivoluzione* (Amour et Révolution) où il affirme en substance qu'il n'y a pas de véritable révolution sans révolution sexuelle et sans libération des instincts sexuels.

On trouvera à la fin de cette chronique quelques échos sur la situation de l'homosexualité face à la religion ; mais on peut dès maintenant signaler les remous qui se poursuivent à propos du « mariage homosexuel », que *l'Osservatore Romano* — journal officiel du Vatican — a condamné sous la plume du R.P. Concetti et auquel la revue féminine *Annabella* consacre un article de trois pages plus intolérantes que celles du révérend père !

Quant aux divergences qui existent (et qui existeront sans doute longtemps encore) entre les différentes « familles spirituelles » concernant l'homosexualité, elles sont parfaitement illustrées par deux articles relatifs au même événement (la marche organisée à New-York par les homosexuels) et publiés, l'un dans *La Gazzetta del Mezzogiorno*, l'autre dans *Men*. La première est intitulée « Dégoûtante manifestation de 20 000 déviés sexuels à New-York », l'autre « 15 000 homosexuels réclament justice ». Les lecteurs de *La Gazzetta del Mezzogiorno* ont eu le récit d'un « spectacle indécent », semblable « à une séquence d'un film de 4^e ordre sur la décadence et la corruption », avec protestations indignées des passants contraints d'assister aux exhibitions amoureuses de « ces anormaux » — tandis que *Men* parle simplement des efforts des homosexuels new-yorkais pour « protester contre la discrimination sociale dont ils sont les victimes de la part des autorités et de la population » et pour « attirer l'attention sur la pénible situation de centaines de milliers d'Américains qui revendiquent le droit d'être considérés comme des citoyens à part entière », et constate que « tout s'est déroulé dans le plus grand calme ». Alors, qui croire ? et comment veut-on que l'opinion publique s'y retrouve ?

RELIGION.

Nous terminerons cette chronique par quelques aperçus de la situation des homosexuels sur le plan religieux.

Sans doute, l'Italie n'est pas la Hollande ni l'Amérique, mais deux publications récentes montrent que, même ici, l'évolution commence à se faire sentir.

La première de ces publications est celle de la traduction italienne de la célèbre brochure des Quakers sur le christianisme et la sexualité (*Towards a Quaker View of Sex*, cf. *Arcadie*, n° 114) qui, sauf erreur, n'a pas encore été traduite en français !

Et voici qu'un ordre religieux catholique, celui des Dehoniens, publie à Bologne (Edizioni Dehoniane, Via Nasadella 6), un volume intitulé *Gli Omosessuali*, dans lequel est envisagée la création d'un groupe d'étude qui pourrait aboutir à des « propositions concrètes d'initiatives sociales ». Le livre est situé presque exclusivement sur le plan psychanalytique, et le mot « Dieu » n'y apparaît qu'une seule fois, pour signaler que le christianisme a été responsable en grande partie de l'injustice dont ont souffert les homosexuels. Le thème principal est que les préjugés à l'encontre des homosexuels sont à la base de tous les chantages, que les tabous et l'hostilité alimentent la prostitution masculine, que l'ignorance gêne l'adoption des méthodes de traitement adéquates, que seule l'acceptation de l'homophilie par les homophiles eux-mêmes et par les autres gens peut permettre aux intéressés d'échapper à un véritable état d'« aliénation » générateur de malheur et d'instabilité.

Tout cela, nous le savons certes depuis longtemps, mais nous ne sommes pas habitués à le rencontrer sous des plumes catholiques, surtout en Italie !

MAURIZIO BELLOTTI.

A PROPOS DE L'HOMME DE DÉSIR :

EQUIVOQUES D'UN DÉBAT

par CLAUDE SOREY.

Il faut remercier D. Delouche d'avoir réalisé *L'homme de désir*, et d'avoir accepté d'en débattre en *Arcadie* (1). Cela dit, l'échange de propos du 26 mars, qu'il faut rapprocher en cela d'une algarade entre l'auteur et le critique G. Charransol à l'émission « Salle de rédaction » du 22 mars sur France Culture, me semble reposer sur quelques équivoques, qui peuvent en expliquer le caractère aussi passionné que peu concluant.

Première équivoque : il existe une distance parfois considérable entre ce qu'un auteur, un créateur *veulent* faire, entre ce qu'ils *croient* avoir fait et le résultat, qui est un certain message reçu par le public. Nous ne nous interrogerons pas ici sur les intentions subjectives de D. Delouche, qui, d'une certaine manière, ne concernent que lui ; mais bien sur l'impact social de l'œuvre, une fois qu'elle a pris son indépendance et qu'elle commence, si l'on ose cette image, à voler de ses propres ailes.

Seconde équivoque : c'est en tant qu'elle concerne l'homophilie que cette œuvre nous intéresse. Quand je dis *nous*, j'entends les Arcadiens *comme tels*. Il est clair que beaucoup d'entre nous sont chrétiens, que d'autres sont des athées militants, etc. Ils ont donc sur le film, ou peuvent avoir, des points de vue très différents. La seule chose qui soit commune à tous les Arcadiens conscients et organisés, c'est une certaine attention portée à l'image publique de l'homophilie. Tout comme des cinéphiles disserteraient longuement sur la filiation fellinienne ou bressonienne du film, ou même les cadrages et les contre-champs, nous

(1) Le vendredi 26 mars 1971. Voir la critique de Sinclair dans *Arcadie* n° 209.

L'HOMME DE DÉSIR

intervenons, en tant qu'Arcadiens, sur un seul point de vue (fût-il mineur, et l'on verra qu'il ne l'est pas) : ce film contribue-t-il à améliorer, ou non, l'image sociale de l'homophilie, donc la situation des homophiles ?

Troisième équivoque : il ne semble pas que D. Delouche ait atteint le public qu'il visait. Ici je propose l'hypothèse suivante : c'est que ce public-là n'existe plus — ou plus assez. Il y a aujourd'hui dans le monde des intellectuels parisiens auxquels, bon gré mal gré, l'auteur s'adresse, deux thèmes culturels dominants. Le premier est celui du *bonheur* par la consommation individuelle, dans la société d'opulence. Il conduit une partie du public à s'identifier à Etienne, parce qu'il désire sa belle maison, sa belle épouse, sa belle situation, toute cette *beauté* qui est aussi pour le public, le bien : l'accord bourgeois de la vertu et du bonheur. À ce premier public, le film apprendra surtout ce qu'il savait déjà : c'est qu'on ne gagne rien à fréquenter le « milieu », et qu'il faut rester entre soi. Il existe un second public, que le film rencontrera peut-être en passant des Champs-Élysées au Quartier Latin ; le thème dominant est pour lui celui du *salut* par l'action politique, par la transformation révolutionnaire de la société. Ce public-là ne s'identifiera ni à Etienne, ni à Rudy-Jean ; il relèvera surtout dans le film l'absence de cette classe « laborieuse » dont les autres, bourgeois ou truqueurs, vivent également en parasites ; il verra cependant dans l'aliénation du jeune voyou le reflet d'un système fondamentalement dégradant, et dans l'action « sociale » du ménage bourgeois l'alibi mystificateur de la mauvaise conscience de classe. À ce second public, le film n'apporte donc pas grand-chose non plus ; et c'est, me semble-t-il, parce qu'ils sont assez conscients de la part de ces deux publics-là dans les recettes que les distributeurs ont d'abord boudé.

Se sont-ils trompés ? Oui et non. Ils ont eu raison de tenir pour désormais minoritaire (donc d'exploitation peu rentable) le troisième public que Delouche souhaitait atteindre : à savoir le public chrétien. Certes ce public existe encore, il emplit depuis des années la Mutualité à la Semaine des Intellectuels Catholiques, et Notre-Dame aux conférences de Carême. On peut s'appuyer sur lui pour une entreprise commerciale (2) à une condition : ne pas le prendre à rebrousse-poil. Chrétiens conservateurs et chré-

(2) On parle des distributeurs, non de l'auteur.

tiens révolutionnaires pouvaient constituer des publics utiles. *L'homme de désir* décevant également les uns et les autres ne semblait pas viable : quelques conversions isolées ne sauraient remplir une salle. Mais les distributeurs ont eu tort de sous-estimer un quatrième public qui semble avoir fait, au départ, le succès du film : celui des homophiles eux-mêmes.

D. Delouche voulait faire un film sur la charité, sur la grâce, et c'est un film sur l'homophilie qu'il a fait. Ce qui explique la nature du succès remporté (le public lui, ne s'y est pas trompé ; ni la critique), et fait toute l'importance de l'intervention d'*Arcadie*. Intervention fondamentale parce que le sujet du film, quoi qu'en pense l'auteur, est fondamentalement arcadien.

Nous sommes maintenant à pied d'œuvre pour poser notre question : le public aura-t-il de l'homophilie, après ce film, une image plus favorable ? Pour ma part, j'en doute mais pour faire comprendre pourquoi il est indispensable d'évoquer très brièvement le grand débat qui a toujours divisé la tradition chrétienne dans laquelle se situe si fermement Delouche. Pour tout chrétien la grâce vient arracher à elle-même une nature plus ou moins viciée. Mais les uns (les Augustiniens) soulignent le caractère radical de ce vice et y voient la condition fondamentale de la grâce. Ce sont les grands cris de Pascal, le thème du malheur de l'homme, de sa déchéance, de son impuissance à se sauver, la « misère » de l'homme sans Dieu. C'est la position de Bernanos, de Bresson et de D. Delouche. Pour d'autres (les Thomistes) les déficiences de la nature ne sont pas si radicales : la grâce répare au besoin et surélève le tout, la raison naturelle est déjà instrument du salut ; à la limite, tout ce qui existe est déjà justifié. Ce second courant est guetté par le paganisme (le bonheur suffit), comme le premier est menacé du désespoir. Une culture chrétienne concilie les deux tendances (c'est Jean et Paul, Augustin et Thomas, Fénelon et Bossuet, etc.). Mais quand elle s'affaiblit et tend à disparaître que reste-t-il ?

A la question : pourquoi n'y a-t-il pas, dans un petit coin de votre écran, une silhouette d'homosexuel heureux, comme il y en a une d'homosexuel agressé et lamentable, qu'a répondu Delouche ? « Il faut dépasser le bonheur ». C'est pour un chrétien une évidence. Mais alors quelle tentation de confondre le vice d'une nature humaine mutilée par le péché, et dont il faut achever de briser l'orgueil

et l'égoïsme, avec le vice contre-nature (psychologique et sociale) qu'est l'homosexualité, dont les véritables fruits sont la destruction et la mort ! L'un dérivant d'ailleurs de l'autre : saint Paul pensait déjà que « l'égarement infâme » du désir homosexuel était la punition divine de l'idolâtrie des païens. L'homosexualité comme vice ou l'homosexualité comme maladie : la théologie de Delouche, qui tend à détruire le bonheur pour laisser la place au salut, ne nous laisse pas d'autre choix.

Certes l'auteur a voulu dire autre chose : que l'amour purifie tout, quelle qu'en soit la nature. Mais comme ce genre de purification ne préoccupe guère l'homme d'aujourd'hui, ce qu'il risque surtout de retenir, c'est que l'homosexualité détruit tout. Pour ceux que la lumière surnaturelle n'éclairera pas, ce beau film risque d'obscurcir un peu plus la nature simple de l'homophilie. Il reste à souhaiter que les catholiques et les arcadiens en fassent tout le succès.

CLAUDE SOREY.

ROGER PEYREFITTE

LA COLOQUINTE

Roman à paraître début juin

Ed. Flammarion

Commander immédiatement les Ed. de Luxe

HOLLANDE 150 F — ARCHES — 100 F

ALFA 45 F — éd. reliée 28 F

éd. brochée 19,50 F

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 16 —

par J.-P. MAURICE.

On pourrait presque penser qu'il n'est question que de nous à travers la presse française déchaînée tant j'ai de coupures à dépouiller ! Tous les records sont battus... S'il est vrai que « pour vivre heureux, vivons cachés », je préfère me dire que désormais pas un article, pas un film traitant peu ou prou de « la chose » n'échappe à votre vigilance exercée, chers cousins. De là cette abondance qui m'oblige à sauter à pieds joints dans le vif du sujet en vous épargnant tout commentaire.

LES LIVRES.

— *Français, encore un effort*, par Pierre Hahn (pseudonyme de notre ami André Clair), chez Martineau : « C'est un livre qui rend moins bête (Charlie-Hebdo).

— *Le Roi des Aulnes*, Michel Tournier : « Je suis un retardé affectif », avoue l'auteur à Quentin Ritzen au cours d'un long entretien intitulé : Plaidoyer pour un ogre (*Nouvelles Littéraires*, 26-11-70) — « Il a le goût, la passion des enfants encore préservés de l'attentat de la puberté » (Jacques Vier, feuilleton littéraire de *L'Homme Nouveau*, 20-12-70) — « Le principe directeur de ce récit envoûtant, c'est l'inversion » (*L'Express*).

— *Marcel Proust romancier*, par Maurice Bardèche, aux Sept Couleurs : « L'œuvre définitive (de Proust) est née par addition, à la version de 1912, d'épisodes que l'auteur ne pouvait prévoir avant qu'il ait connu, aimé et, en 1914, perdu Agostinelli » (Claude Mauriac, « Proust perdu et retrouvé », *Le Figaro*, 5-3-71).

— Réédition du *Livre Blanc* en format de poche (illustrations de Jean Cocteau) : « Nous savons bien que le sexe est sérieux, que le sexe est grave, que le sexe est tragique.

NOUVELLES DE FRANCE

Vu tout seul, il est triste — et bien sot... Le *Livre Blanc* ne s'attarde pas à des descriptions suspectes mais il est un parfait exercice de la litote : tout y est dit mais avec une modestie classique ! » (Hubert Juin, *Combat*, 25-3-71).

— *Vie d'André Gide*, par Pierre de Boisdeffre, chez Hachette (vol. I) : « Dès cette première partie, on note que le racisme hétérosexuel qui empoisonne la moitié des études sur Gide (l'autre moitié est marquée par un racisme inverse, moins gênant, il est vrai, puisque tourné dans le sens même de l'œuvre gidienne) ne s'exprime que de façon sporadique et discrète, assez éloignée du paternalisme d'un Delay (« Ce pauvre nègre qui fait pas l'amour comme nous autres »), plus encore de la haine frustrée de Mauriac (« Cette difformité dont il tirait gloire »)... La vie de Gide a été marquée par une grande vertu et par un vice lamentable. Cette vertu, c'est cet amour des jeunes garçons qui a été la lumière et la chaleur de sa vie, sa libération, sa joie et la source vive de toute son œuvre. Son vice, ce fut ce goût inexplicable, inavouable et invétéré pour cette femme médiocre dont il n'a jamais eu le courage de se débarrasser et qui a détruit de ses mains une partie importante de son œuvre » (Michel Tournier, *Le Nouvel Observateur*, n° 333). — Toujours à propos de Gide, signalons la réédition de *Corydon* à la Guilde du Livre, Lausanne, Chimène, qui l'eût cru ? Y aurait-il quelque chose de pourri au royaume helvétique ?

— *Confrontation avec la poussière*, par Marcel Jouhandeau, chez Gallimard : « L'incorrigible Marcel se trouve être une fois de plus amoureux. De qui ? D'un jeune repris de justice, S... ! « *L'inquiétude qu'il me cause, avoue-t-il, décuple le plaisir qu'il me donne* »... Par un bon usage du vice, M. Jouhandeau reste aussi, et peut-être avant tout, un excellent professeur de morale » (Maurice Chapelain) — Mort d'Elise Jouhandeau : « Elle dut la célébrité à ces orages, son mari en ayant fait la matière première de ses équivoques « *Chroniques maritales* » où l'exhibitionnisme semble bien avoir plus de part que la souffrance sincère » (*La Croix*, 18-3-71). Voilà qui n'encouragera guère les homosexuels conscients et organisés à convoler, espérons-le pour eux !

— *Nouveautés : Apologie d'un salaud*, par J.-J. Rochard (Stock) : Blond, Allemand, méchant et naturellement porté sur le sexe fort » (X) — *Carnaval*, par Gerhard Fritsch (Gallimard) : Félix, jeune recrue, échappe à la Wehrmacht

en devenant Lolotte... — *Histoires confidentielles*, par Pierre Herbart (Grasset) : « Entre l'amant du pêcheur sicilien Francesco et l'enfant Guillaume un abîme se creuse » (Bernard Vivès) — *Portrait de Raphaël*, par Nicole Quentin-Maurex (Gallimard) : « Amitié chaste que voue un garçon de dix-huit ans à l'un de ses camarades un peu plus âgé... pure et brûlante idylle à la Cocteau » (Jacques de Ricaumont) — *La maison des Atlantes*, par Angelo Rinaldi (Denoël) : Tonio a surpris le secret de M. Xavier et de ses amours clandestines avec un cordonnier corse. Sans vendetta — *Le rendez-vous de Bordeaux*, par Jacques Brenner (Albin Michel) : Un jeune professeur de lettres fait la connaissance d'Emile, dix-neuf ans. Cours du soir — *Les champignons*, par J.-M. Fonteneau (Grasset) : La fin d'un homme aux goûts particuliers vue à travers la fin du monde. Un Noë sans arche — *La Guerre des sexes* (n'aura pas lieu), par Maryse Choisy (Ed. Spéciale) : « Les chapitres s'intitulent : Les hommes veulent être mères, La castration des prêtres ou Les corpuscules de la volupté... Maryse Choisy souhaiterait que les mères aient droit au repos sabbatique... Mesdames, prenez vos mâles en patience ! » (Jean Chalon, *Le Figaro Littéraire*) — *La Cravache*, par Pierre Jeancard (Fayard) : « Inferno où s'accouplent névrose et érotisme » (*La Croix*, 28-3-71) — *Les érocrates*, par Jean-Noël Berckmann : « Jean-Louis se cherche dans le plaisir partagé avec des êtres multiples... » Jean-Louis qui roule, quoi ! — *Les enfers parallèles*, par Martin Kiruna : le frère et la sœur se retrouvent à la dernière page. Pour la tourner — *Fiesta*, par José-Luis de Vilallonga (Le Seuil) : « Un colonel homosexuel, morphinomane, gâteux, alcoolique, maniaque et névrosé y incarne l'esprit de caste des militaires » (X, *Les Nouvelles Littéraires*). Ben, mon colon (bis) ! — *Enfance et mort de Garcia Lorca*, par Marcelle Auclair (Le Seuil) : « Avec délicatesse elle aborde le secret douloureux de l'écrivain tout en soulignant, d'après sa propre expérience, qu'il était pour les femmes un ami incomparable » (*Etudes*, Revue des Pères Jésuites, 1-71) — *Les déviations sexuelles*, par Anthony Storr et *Les organes génitaux*, par le Professeur K. Afl Rosenbauer : deux titres de la collection « Connaissance de la sexualité », 9 F (Robert Laffont) — « C'est au cri de *Le Cambodge est obscène, le sexe ne l'est pas* qu'à San-Francisco un groupe d'homosexuels et de femmes membres de leurs *Fronts* respectifs, le Front pour la libération de la Femme et le Front

pour la libération des pédérastes (Gay Liberation Front) envahissent un congrès de psychiatres, lesquels préconisaient des *traitements* pour l'homosexualité (*L'Express*, article à propos du livre sur l'Amérique de J.-R. Revel, *Ni Marx, ni Jésus*, édit. Laffont) — *L'enfant de volupté*, par G. d'Annunzio (Calmann-Lévy) : « Il commence sa carrière en Chérubin des Abruzzes, la poursuit en Rastignac romain, puis en *commendatore* à Fiume et la termine dans une somptueuse villa au bord du lac de Garde, chargé d'honneurs, de voluptés diverses et parfois d'élangs que n'eût pas désavoués Oscar Wilde... » (Jean Chalon, *Le Figaro*, 5-3-71) — *D'Annunzio*, par Philippe Jullian (Fayard) : « Chaque fois qu'une nouvelle maîtresse pénétrait dans sa villa de Naples *d'Annunzio l'accueillait à la grille puis remontait l'allée vers le temple de leurs félicités en se faisant précéder de jeunes filles qui répandaient des pétales de roses, tandis que des serviteurs en livrée formaient une haie*... Un peu voyant mais terriblement efficace... A Sarah Bernhardt, la fascination du célèbre regard magnétique ne fit ni chaud ni froid : « *Ses yeux sont des petits cacas* », eut-elle la cruauté de dire. Il est vrai qu'à l'époque de leur rencontre la grande Sarah avait dépassé l'âge des fredaines. Et, par ailleurs, « *Le serpent du vieux Nil* », comme l'appelait Oscar Wilde, nourrissait une passion aussi surprenante que sans danger pour le gracieux Maurice Rostand... Mme Simone sut également ne pas succomber. A preuve ce portrait vipérin qu'elle a tracé du trop entreprenant Gabri : « *Il vous déconcertait autant par sa coquetterie féminine que par sa petite taille, ses épaules moins larges que ses hanches rondes, ses pieds minuscules, ses bras, ses cuisses et ses jambes grasses qui affligeaient son corps d'une mollesse bisexuée* ». Oh, là ! qu'en savait-elle ? » (*Minute*, 24-30, mars 71) — Philippe Jullian s'attaque à présent à un autre monstre sacré 1900 : Jean Lorrain. Les cousins arcadiens qui possèderaient des souvenirs inédits (*sic*) ou des correspondances sur l'auteur de *Monsieur de Phocas* sont priés de les signaler à Philippe Jullian, aux bons soins des éditions Fayard, 6, rue Casimir-Delavigne, Paris.

Si vous avez des idées noires : L'aveugle au pistolet, par Chester Himes, chez Gallimard. Pourquoi ce titre ? « L'aveugle (noir) qui tire dans la nuit, au risque de toucher aussi bien son frère que son ennemi, mène un combat semblable à celui que livre le Noir, plus ou moins à l'aveuglette, pour tenter d'améliorer sa condition (Henri Robil-

lot, *Le Figaro*, 9-11-70) — « Un Blanc ensanglanté qui s'enfuit en chemise d'un sous-sol louche de Harlem et vient s'abattre au milieu de la rue, la veine jugulaire tranchée..., cette scène résume les thèmes de l'écrivain noir : sexualité ou plutôt homosexualité interracial, crime, misère... » (Jacques Jaubert, *Le Figaro*, 9-11-70) — *Last exit to Brooklyn*, par Selby, chez Albin Michel : « Un grand livre cruel et sans concession : les bas-fonds de Brooklyn, de la prostitution qui y règne, des perversions... C'est un livre frère d'un autre chef-d'œuvre *Cité de la Nuit*, de Rechy » (*Le Nouvel Observateur*) — « Savant dosage de misérabilisme, d'érotisme, de violence, de crasse, de drogue, de prostitution et d'homosexualité... On fait savoir, pour allécher le chaland, que les autorités anglaises en ont interdit la vente et que c'est l'un des livres les plus importants de la dernière décennie... De qui se moque-t-on, sinon du public ? » (*La Croix*, 7-3-71) — C'est là, vraiment, de l'abjection maniée à la pelle mais avec une telle tristesse glacée que l'on finit par être saisi par une angoisse insidieuse » (*Les Nouvelles Littéraires*, 3-71).

Secrets de taie ou secrets d'état ? Le lit de Joséphine, par le Dr Valensin (La Table Ronde) : « Le Dr Valensin démontre que Napoléon était à la fois homosexuel sur les bords, incestueux à l'occasion, pressé par nécessité et impuissant par vocation » (D.J., *Le Figaro Littéraire*, 19-3-71). A la place du Dr Valensin, je ne m'aventurerais pas à mettre ainsi mon doigt entre l'arbre et les Corses !

Comme on le voit, aucun éditeur ne nous a oubliés. Est-ce un bilan ? Est-ce un mal ? A vous de le dire.

SPECTACLES.

— *La vie privée de Sherlock Holmes* : « Ici nous avons compris qu'en 1890 il fallait beaucoup de courage à Holmes et à Watson pour vivre ensemble dans le temps où Wilde écrivait une balade et à vous, en 1970, autant de courage, et d'humour, et de génie pour nous montrer enfin le vrai visage du premier détective privé de l'histoire de la littérature » (J.-P. Melville, Lettre à Billy Wilder au sujet du premier film wildien, *L'Aurore*, 22-12-70) — *La symphonie pathétique*, film anglais de Ken Russell (Love) : « Oui, Tchaïkovski était homosexuel mais... toute vérité n'est pas bonne à filmer » (Jean Rochereau, *La Croix*, 24-2-71) —

« La tragédie d'un être créé pour l'immortalité » (Alexandre Astruc, *Match*, 13-3-71) — « Tchaïkovski ou la réalité travestie » (Pierre Petit, *Le Figaro*, 26-2-71) — Dans le même article du *Figaro*, Visconti parlant de *Mort à Venise* : « J'ai composé un dialogue de regards..., passion violente mais muette pour un adolescent de quatorze ans beau comme un jeune dieu grec » — *Le conformiste*, film italien de Bertolucci : « Trintignant merveilleux en jeune homme de l'avant-guerre... qui fait un mariage imbécile de peur de se retrouver dans l'enfer de l'homosexualité » (Alexandre Astruc, *Match*, 27-2-71) — « Trintignant digne et raide comme l'injustice... d'une beauté tragique (Henry Rabine, *La Croix*, 9-3-71) — *Myra Breckinridge* : « Scabreuse histoire d'un homosexuel qui se fait opérer pour changer de sexe..., assez abject, chichiteux et surtout manqué » (Gilles Jacob, *L'Express*, 29-3-71) — « Satire grossière..., pénible..., inspirée du romancier pornographique Gore Vidal » (Louis Chauvet, *Le Figaro*, 29-3-71) — *La liberté en groupe* : « Un père, une mère, un film, un esthète amoureux du jeune homme et qui finira par épouser la mère tandis que le père épousera l'ancienne petite amie du fils et le fils une militante gauchiste..., intrigue si complexe qu'elle en devient biscornue » (Louis Chauvet).

— *Pauvre France*, Jean Cau-Jacques Fabbri : « La révolution sexuelle est entrée dans les boutiques de province. Maintenant la femme part avec le frère du mari et le fils a un amant. C'est la France bourgeoise qui repart à l'envers » (François Caviglioli, *Match*, 20-2-71) — « *Pauvre France* devrait tenir des années. Ce que je souhaite — pour la bonne santé de mes compatriotes » (J.-J. Gautier, *Le Figaro*, 15-2-71) — « Je ne sais si les mœurs se corrigeront. Mais nous avons (bien) ri » (Henry Rabine, *La Croix*, 22-2-71) — « A l'occasion de la millième de *La ville*, d'Henry de Montherlant, un journal, dont on ne me dit malheureusement pas les références, donne un long extrait du mémoire de maîtrise d'un étudiant de vingt-deux ans, Patrick Grainville. La soutenance a eu lieu en Sorbonne et a valu à son auteur la mention « très bien » (sans barricades) — *La ville* se dédouble : une troupe à Londres, une à Paris » (*Figaro*, 21-3-71) — *Lili vertu*, de Roger Normand : « Georges a pour associé Gérard (Yves Llobregal) ..., minet à regard de velours, rond et tremblotant comme un chaton mouillé » (Pierre Mazars, *Figaro*, 9-3-71) — « Georges, jeune antiquaire de bonne famille, est très porté

sur le style Henri III. Lili, couverture devenue édreton, le convertira au style Henri IV » (*Minute*, 30-3-71).

— Prix Max Ophüls : *L'homme de désir*, de Dominique Delouche : « L'abbé Oraison (il tient dans le film un rôle bref mais important) déclare : « *Ce film expose avec toute la délicatesse nécessaire la réalité complexe de l'amour... C'est le drame d'un véritable sacrifice en référence au mystère du Christ que l'on perçoit en filigrane* ». De son côté, la Centrale catholique a porté l'appréciation que voici : « *Un homme marié s'attache à un mauvais garçon qui l'humilie, séduit sa femme et le conduit à la mort... Interprétation très réaliste d'un épisode charnel dont la longueur est excessive* » (Jean Rochereau, *La Croix*, 31-3-71) — « Mêle convulsions mystiques et minets sur toit brûlant..., liturgie homosexuelle qui se dilue vite dans l'ennui et le ridicule » (Gilles Jacob, *L'Express*, 22-3-71) — « A l'instar de Pasolini, le cinéaste français évoque la sodomie comme un moyen d'accéder à la plus haute spiritualité » (Louis Chauvet, *Le Figaro*, 26-3-71).

— A propos de désir masculin... et de la pièce de Jean Genêt : *Haute Surveillance*, un lecteur qui ose signer écrit : « *Le sexe ballant de Bernard Rousselet n'est certainement pas plus insolite ni moins nécessaire que le strip-tease purement commercial sur nos écrans des « femmes-objets » dont parle Claude Mauriac (qui s'en réjouit bruyamment chaque semaine) (Figaro Littéraire, 29-11-70).*

— *Le sexe des couturiers* : Conclusion de Cardin : « *Moi j'habille aussi bien les hommes que les femmes et, sur le plan personnel, je leur voue un culte identique* » — « *Je crois que nous sortons du sujet* », lâche Marc Bohan... » (Toute la presse relatant le débat sur la mode organisé par Pierre Bouteiller dans les salons du magazine *Vogue*). — « *Débat au cours duquel des journalistes se sont permis de taquiner les esthètes dont l'ambition est d'habiller les femmes alors qu'ils répugneraient à les déshabiller* » (« *La couture d'en face* », par Valentine de Coincoin dans *Le Canard enchaîné* du 3-3-71).

— *Entre le zist et le sexe* : La même Valentine, dans *Le Canard* du 17-3-71, avoue : « *Mes dernières chroniques m'ont valu bon nombre de lettres où l'esprit de corps bombe tantôt le torse, tantôt ce qu'il croit avoir de plus avantageux.* » Il est amusant de constater que beaucoup de journaux, qui furent longtemps à l'avant-garde de la politique et des mœurs sont aujourd'hui complètement dépassés et

critiqués même par leurs lecteurs contestataires. Juste retour des choses. Qui sème le vent récolte la tempête ! — Cependant, la même Valentine récidive au cours de sa chronique à propos du « scandale » de l'émission R.T.L. de mars avec Ménie Grégoire. Elle conclut : « *Que n'ai-je présidé la séance. J'aurais fait évacuer la salle : — Les travestis et les enfants d'abord !* » — André Baudry (Lettre, avril 71) est beaucoup plus net : « *L'émission ne fut pas ce qu'elle aurait dû être : trop courte. Trop de bavardages inutiles. Nombreuses questions restées sans réponse. Et pour finir la scène envahie par un petit groupe de garçons et filles mécontents de la tournure prise par le débat* » — Cette intrusion, aux cris de : « *Ménie, Ménie, que tu es belle — Tu deviens ho-mo-se-xu-elle...* » et de « *A bas le phallocratisme !* » aurait beaucoup amusé, par contre, Françoise d'Eaubonne s'il faut en croire André Halimi dans *Pariscope* du 24-3-71, n° 152. Il est vrai qu'elle est restée très gamine !

— *Bénédiction de tanks et non de tantes* : « *Il s'est glissé, dans l'article que J.-L. Bory a consacré au dernier ouvrage de Graham Greene, une coquille cocasse mais catastrophique. Bory fait bénir des homosexuels par un évêque. C'est bénédiction de « tanks » qu'il fallait lire !* » (*Match*, 20-3-71). Les typos doivent être obsédés.

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

J.J. BRENNER

LE RENDEZ-VOUS DE BORDEAUX

par l'auteur des Trois Jeunes Tambours

Ed. ALBIN MICHEL — 22 F

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

RODOLPHE II DE HABSBOURG L'EMPEREUR INSOLITE

de PHILIPPE ERLANGER.

Le personnage de l'empereur Rodolphe II, petit-fils de Charles Quint, l'un des grands mécènes de l'âge baroque, est particulièrement passionnant et mal connu — du moins en France.

Aussi, lorsqu'a paru ce livre de Philippe Erlanger (1), me suis-je précipité pour le lire, espérant des révélations inédites sur les accusations de sodomie dont ce monarque fut l'objet de la part de ses adversaires — avec celles de magie, d'alchimie, voire de pacte démoniaque.

Or, si de nombreuses pages sont, en effet, consacrées aux activités magiques du « mélancolique » empereur (nous dirions « neurasthénique »), rien n'est dit, ou presque, du caractère de ses relations avec ses favoris. Tout au plus l'auteur évoque-t-il le valet Makowsky de Machau, qu'on soupçonnait « de l'avoir ensorcelé », puis son successeur le valet Philippe Lang, qui exerça sur lui une « séduction » telle que, s'il l'avait voulu, il aurait pu jouer un rôle politique de premier plan : là encore le peuple parla d'envoûtement, en un temps où la chose était banale.

C'est cependant à propos d'un autre favori, le jeune et bel archiduc Léopold, que Philippe Erlanger soulève un coin du voile : « Rodolphe s'attendrissait volontiers devant les jeunes gens agréables. Ce trouble trahissait-il des instincts refoulés, propres à expliquer l'étrange comportement envers les femmes de l'amant toujours lointain de Mme Catherine, de l'éternel fiancé de l'Infante ? » (2).

Cette discrétion, de la part d'un historien qui s'est fait naguère le biographe fort explicite de Henri III et de Monsieur, frère de Louis XIV, signifie-t-elle que l'homophilie de Rodolphe II est douteuse ou hypothétique ? Cet empereur est pourtant cité, couramment, au nombre

(1) Philippe Erlanger, *Rodolphe II de Habsbourg, l'Empereur insolite*. Albin Michel, 1971, in-8°, 262 pages. Prix : 22,30 F.

(2) Rodolphe II mourut célibataire, ce qui, en son temps, était sans exemple.

des « illustrations » historiques de l'Arcadie éternelle. Ou bien Philippe Erlanger a-t-il été, pour une fois, timide ? Souhaitons qu'un autre historien nous apporte quelque jour, sur ce point mystérieux, les précisions que nous refuse cet ouvrage, par ailleurs passionnant, qui fait revivre avec brio la figure étonnante de cet empereur perdu dans son rêve, comme — trois siècles plus tard — un autre souverain germanique, également amateur d'art, également malheureux en politique, et également homophile : Louis II de Bavière.

MARC DANIEL.

LE LIT DE JOSÉPHINE

du Dr G. VALENSIN.

Le lit de Joséphine (l'impératrice) ne semble, à première vue, guère recéler de secrets de nature à intéresser les Arcadiens. — Les Arcadiennes, à la rigueur, si elles sont sensibles au charme posthume de la belle créole...

Pourtant, l'ouvrage que lui consacre le Dr Valensin (1) est si vivant et si documenté que nous y trouvons maint épi à glaner pour nos granges arcadiennes... sans compter une multitude d'informations sur la vie sexuelle de Napoléon, qui, compte tenu de la destinée politique du personnage, dépassent le cadre de l'anecdote pour entrer dans le domaine de l'Histoire. Dis-moi comment tu fais l'amour, je te dirai qui tu es...

Livre d'une franchise et d'une précision totales : on y apprend que Joséphine excellait à se servir de... ses mains et de sa bouche, que Napoléon avait l'organe minuscule et le sperme aqueux, et qu'il expédiait l'acte amoureux, si j'ose dire, au pas de charge !

Le portrait moral de l'impérial goujat n'en sort certes pas grand. Sa grossièreté, son égoïsme, sa brutalité même, ne sont pas dissimulés. En revanche, la bonne Joséphine, malgré ses grosses fesses, sa gonococcie chronique et ses seins en débandade, apparaît comme décidément attachante, même si son attitude, vis-à-vis de son rustre d'époux, fut, au début du moins, assez sujette à critique !

(Signalons tout de suite, pour les Arcadiens que la question inté-

(1) Dr G. Valensin, *Le lit de Joséphine*. Ed. La Table Ronde, 1971, 216 pages. Prix : 20 F.

resse, que le Dr Valensin considère comme sans valeur les théories sur l'homophilie de Napoléon. Ni Junot, ni Bourrienne, ni Roustan, ne lui paraissent avoir joué un rôle dans sa vie sexuelle, malgré les insinuations des pamphlétaires et les hypothèses de quelques historiens. Personnellement, je partage assez la manière de voir du Dr Valensin).

Livre intéressant, donc, bien documenté, très vivant et agréable à lire, aussi croustillant (et mieux écrit !) que bien des romans érotico-historiques dont la mode fleurit aux vitrines des libraires...

MARC DANIEL.

MON PÈRE ET MOI

par J.-R. ACKERLEY (1).

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement », dit le Petit-Jean des **Plaideurs**. Hé bien, pour parler d'un livre comme celui-ci, on ne sait au contraire par quoi commencer : dense, foisonnant, secret, étonnant ; voilà les épithètes qui viennent spontanément. Quel roman récent présente en effet autant d'intérêt ?

Le sujet : Joe R. Ackерley, homosexuel connu, écrivain, producteur à la B.B.C., recherche dans son histoire familiale — et surtout dans ses relations avec son père — la raison de ses tendances, mais aussi les secrets différents de sa curieuse famille. « Je suis né en 1896, et mes parents se sont mariés en 1919. » Telle est la première phrase de cette **Confession**, comme porte le sous-titre (2). La découverte, sur trente ans, de menus faits plus ou moins révélateurs, amène l'auteur — mort en 1967 (3) — à retracer, outre sa vie, celle de sa famille, de ses amis, de son père surtout : homme énigmatique d'abord, qui a eu deux foyers, qui a eu de nombreuses aventures étonnantes, qui, sorti d'une famille de paysans, est devenu « le Roi de la Banane » ; qui n'a peut-être pas su capter l'attention ni gagner la confiance de

(1) Traduit par Marc Daniel, préface de Jean-Louis Bory. Stock 1971. Gd in-8° - pelliculé - 208 pages - prix : 23,25 F.

(2) Le mot « Confession » n'est ni de l'auteur, ni du traducteur.

(3) Le livre a été publié en 1968 par son exécuteur testamentaire à Londres, chez The Bodley Head, sous le titre : *My Father and Myself*.

ses enfants ; et qui est mort presque au moment où son fils Joe commençait à renouer les fils d'une existence secrète.

En réduisant ainsi ce récit à quelques lignes maladroites, la crainte est grande de le ramener à une histoire banale. Pourtant, telle est la magie qu'il exerce — et grand merci à Marc Daniel d'avoir su si finement traduire un anglais tour à tour précis, voire précieux, ou argotique — qu'on y trouve tous les soucis de nombreux Arcadiens, et même des non-Arcadiens.

Il ne s'agit pas de métaphysique, ni de « Pourquoi sommes-nous ainsi ? ». Mais rarement être humain est descendu en lui-même avec autant de perspicacité. Oh ! ce n'est pas sans mal, ou errances : Ackерley avoue être resté longtemps sans s'introspecter, tant sa manière d'être lui semblait naturelle ; non pas son homosexualité, en tant que telle (dont nous savons justement qu'elle est naturelle), mais son inadaptation au monde extérieur, ou — pour utiliser un mot, hélas trop à la mode, mais juste — son inadéquation aux autres : « Pendant longtemps je fus indifférent au plaisir de mon partenaire, du moment que j'obtenais ma propre jouissance égoïste » (p. 203). Bon, va-t-on dire, voilà un spécimen bien banal de garçon introverti. Mais l'analyse profonde va beaucoup plus loin : à la question d'un ami : « Es-tu seulement conscient de l'existence des autres êtres ? », l'auteur avoue : « Je ne sus que répondre à une question si grave » (p. 125-126). Il est bien temps, trente ans après, de regretter cette attitude... N'est-elle pourtant pas celle que condamne si vigoureusement et inlassablement M. Baudry ? Et puisqu'on en est aux questions psychologiques, relevons que le même homme qui écrit : « Incapable, apparemment, d'obtenir la jouissance sexuelle par l'amour, je me jetai dans une longue quête de l'amour par la jouissance sexuelle » (p. 118), cherche — sans le trouver, est-il besoin de le dire ? — l'Ami idéal. A son portrait physique détaillé (p. 120), à la recherche, synonyme d'instabilité (p. 127), on comprend bien qu'il n'existe pas. Mais alors pourquoi tant de garçons s'enferment-ils ainsi ? La raison peut toujours pérorer : l'autre a l'attrait du nouveau, de l'inaccessible, du décevant aussi. Un psychologue parlerait peut-être de la délectation de l'échec...

Il faut ajouter à toutes ces lectures possibles, à différents niveaux, la peinture d'un monde victorien, que l'apparente facilité de vie aisée de l'auteur ne cache pas. Les contraintes d'une époque, pas si éloignée d'ailleurs, jouent évidemment sur le comportement des hommes qui la vivent. Qu'en est-il aujourd'hui ? Vit-on mieux selon sa véritable nature ? Résout-on plus aisément ses problèmes ?

Voilà bien des interrogations pour conclure. C'est que ce livre ne peut laisser **personne** indifférent ; c'est qu'il trouble et enrichit à la fois ; c'est qu'il apporte quelque chose à chacun. C'est donc que **chacun** doit le lire.

Marc Daniel ne m'en voudra pas si, enfin, je cite une phrase de lui : « On y rencontre un homme, et ce n'est pas si fréquent. »

PIERRE NOUVEAU.

THÉÂTRE

« LE CHEMIN D'AMÉRIQUE »

d'EDWARD HOLST.

Adaptation de MAURICE BRAY.

Certes, nous avons moins besoin d'être confirmés dans la vérité de notre nature que les catholiques dans celle de leur religion. Au premier abord, on peut donc regretter qu'une pièce comme celle que vient de nous donner, dans d'excellentes conditions, le Club des Pays Latins, n'apporte pas, tous les soirs, ses lumières sur un problème sexuel qui n'en était pas un dans les sociétés antiques, dans une salle qui représenterait bien, comme toutes les salles de théâtre, la même proportion de spectateurs prévenus, intolérants ou franchement hostiles. Et pourtant, la plupart d'entre nous n'ont-ils pas besoin soit d'être ramenés à plus de modestie soit à plus d'orgueil ? Les premiers parce qu'ils sont tentés de se glorifier d'être dans une minorité nécessaire à l'équilibre du monde par les génies qui s'en prévalent, les autres parce qu'ils en ont honte.

Le chemin d'Amérique est fait pour tous les publics. C'est la peinture d'une famille d'acteurs. Comédienne et mère de famille, Magda Donty attend son fils aîné qui, ayant terminé ses études en Amérique, rejoint sa famille. Qui va-t-on retrouver ? Un étranger ? Clint pourra-t-il s'intégrer dans l'univers clos et fantaisiste qui l'attend à Londres ? La mère confie son inquiétude à son entourage : Tim Walker, un acteur sur le retour qui semble avoir pris son parti de n'être plus Hamlet, Eldrige, la fille de ce dernier, qui attend que son cœur parle, et Dean Felton, un ami de son second fils.

Les craintes de Magda n'étaient que trop justifiées. Clint, après la joie des retrouvailles, n'arrive pas à s'intégrer. On croit d'abord que l'Amérique en a fait un puritain qui s'écarte de ce petit monde qu'un grain de folie anglaise et le feu sacré du théâtre habitent. Pourtant, un jour, il fait une cour si pressante et si maladroite à Eldrige, qu'elle le giflé. Clint s'en prend ensuite à un invité qui se maquille puis à un autre parce qu'il danse avec la jeune fille. Finalement il n'en peut plus et s'enfuit en voiture aussitôt suivi par Dean qui le prend en chasse.

Le quatrième acte nous montre le retour des deux jeunes gens. Nous apprenons que Dean a fait tomber la cuirasse de Clint. Il lui a prouvé que son horreur des garçons est faite de la peur qu'il avait

de succomber. Clint a horreur de son acte, qu'en bon Américain qu'il est devenu, il ne veut pas assumer, tel un personnage de Julien Green. Suivra-t-il son séducteur ou se tuera-t-il ? Dean jouera-t-il avec l'orgueil du jeune homme comme le matador avec la fureur du taureau ? Le chemin est long qui fait revenir à son point de départ la morale judéo-chrétienne. Dean presse et confond son adversaire, lui tend un miroir dans lequel celui-ci se fait horreur. Il l'adjure de ne rien renier de soi, d'accepter une joie dont la Société, en vain, veut faire une chose honteuse. Il lui dit que la nature est assez riche pour oublier quelquefois la procréation. Le vice commence au choix et Clint n'a pas choisi et surtout pas de n'être pas soi.

Il semble que tant qu'il reste dans la logique, tant qu'il veut prouver, Dean n'attendra pas la cuirasse de son jeune partenaire. C'est quand il change de ton, qu'il parle en ami et même en camarade que Clint cède et se rend.

La mise en scène du Chemin d'Amérique qui aurait pu s'appeler Le chemin de Damas, est de M. Jacques Hardoin. Elle est sobre et efficace, Mmes Annie Gaillard, Joëlle Vautier et Marie-Thérèse Izar, entourées de MM. Loïc Frémont, J.-J. Palcowski, Daniel Quenaud, Maurice Bray, Maurice Audran, J.-J. Barbier et Léon Lesacq en sont les très bons interprètes.

ANDRÉ du DOGNON.

CINÉMA

TUMUC - HUMAC

Film français de JEAN-MARIE PERIER.

Les monts Tumuc-Humac constituent une région fort peu explorée dans la zone frontière qui sépare la Guyane française du Brésil.

Disons tout de suite que, comme l'Arlésienne, on ne les voit pas dans le film qui porte leur nom.

Ils n'ont autant qu'on puisse le savoir rien d'un Eldorado, situés en plein enfer vert, mais ils deviennent pour le héros du film le symbole de la liberté, de l'évasion.

Le scénario est simple et n'a pas été très élaboré. La fin notamment est visiblement bâclée.

Dans l'esprit du producteur Jacques Lansman et du réalisateur, c'est avant tout un prétexte à nous faire voir un département français parmi les moins connus : la Guyane.

Réalisé avec des moyens assez modestes, l'œuvre n'atteint qu'imparfaitement cet objectif. Il y a même quelque tricherie de-ci, de-là (les îles du Salut par exemple).

Quant à l'anecdote, il est difficile de faire plus simple : un jeune homme, ancien pupille de l'Assistance Publique, part à la recherche de son seul parent : un ancien bagnard.

Il le retrouve au terme d'une longue quête, mais la voix du sang ne parle pas et il repart vers d'autres horizons entraînant évidemment une femme dans l'aventure.

Les lendemains désenchanteront peut-être mais nous ne le saurons pas et le film s'achève sur quelques vues très « Bois de Meudon ».

Le jeune Meslin a-t-il été découragé d'apprendre que ledit grand-père avait vécu tout son temps de baigne en ménage avec un autre forçat et même après la disparition du pénitencier avait continué à partager sa vie ?

Il n'est pas exclu qu'il ne l'ait quitté que pour commettre une ultime escroquerie, ce qui ne lui a laissé d'autre issue que de se réfugier chez les lépreux pour fuir le ressentiment de sa victime.

Peut-être a-t-il été lui-même dupé par d'autres aventuriers.

Le réalisateur laisse à notre sagacité le soin de le deviner.

Au passage il nous a montré l'ami délaissé — il s'appelle Baudry d'ailleurs — qui berce sa solitude en jouant bizarrement du violon dans une île.

Cet épisode est bref mais significatif. Vous y apprendrez le sens en patois antillais du mot « macoumé ». Il est toujours utile d'enrichir son vocabulaire, cela peut servir.

SINCLAIR.

ÉROTISME

LIVRES - REVUES

ALBUMS - PHOTOS

DIAPOS - FILMS - GADGETS

Productions étrangères et françaises

Exposition vente :

Paris-5^e : 4, rue du Petit-Pont (10 à 24 h)

Paris-8^e : 34, Champs-Élysées (10 à 20 h)

Paris-9^e : 33 bis, bd de Clichy (10 à 24 h)

Paris-9^e : 31 bis, rue Victor-Massé (10 à 24 h)

Paris-15^e : 70, rue Castagnary (9 à 19 h)

et à

Annemasse - Grenoble - Lyon

Marseille - Nice - St-Etienne

Saint-Tropez - Toulouse - Bruxelles

Vente par correspondance

Important catalogue AR contre 4 timbres

Première

Chaîne

Internationale



YVES KERRUEL

DES PAVOIS ET DES FERS

« La marine humilie un homme coupable d'aimer
en dehors des normes »

Ed. Julliard — 250 pages — Prix : 22,50 F

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

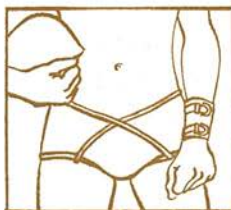
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

se tient à votre disposition pour toutes

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location
Tél. 222-74-20